PRIX : 25 CENTINS

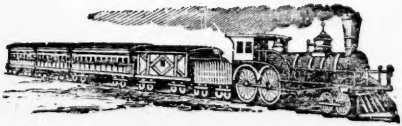
PASSETEMPS sur LES CHARS

RECITS ET NOUVELLES

— PAR —

JOSEPH G. BOURGET

ETUDIANT EN DROIT



TROIS-RIVIERES

Imprimé à "La CONCORDE"

—

1880

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

CSP
PS
8453
.O8883
T880

AU LECTEUR

Voyageant depuis bientôt six ans sur les trains de chemin de fer, comme conducteur des malles, j'ai pu me faire une juste idée de l'ennui et du quasi-abrutissement dont est invariablement victime, le voyageur. Y a-t-il, en effet, rien de plus monotone que de voyager sur les chars ? Cela va assez bien en partant. On admire une heure durante les campagnes que nous traversons à toute vapeur, mais nos yeux se fatiguent bientôt de ces divers paysages, et alors....

Alors, (je parle ici de mes charmantes lectrices,) on examine avec soin les toilettes des voisines, puis, l'ennui s'empare peu à peu de nous. On ne trouve plus de bonne position, on rêve, on baille, on cherche en vain à dormir ; enfin, on tombe dans un état voisin de l'abrutissement.

Je crois donc me rendre utile aux touristes et aux voyageurs en général, en leur offrant un contre-abrutissement, sous forme d'un petit volume, écrit spécialement pour eux,comme l'indique d'ailleurs son titre.

J'ai réuni dans ce petit livre quelques récits et nouvelles qui ont déjà eu l'honneur de la publication sur l'*Opinion Publique* de Montréal, et sur le *Foyer Domestique* d'Ottawa.

La première nouvelle : " Amour et Patrie " est un épisode des troubles qui bouleversèrent notre pays en 1837-38. Années si malheureuses, pendant lesquelles la terre s'abreuva du sang de nos frères ;

pendant lesquelles le gouvernement anglais, non satisfait des boucheries qu'il avait faites à St. Charles, St. Denis et ailleurs, poussa le désir de vengeance jusqu'à faire périr ignominieusement sur l'échafaud nos premiers hommes, dont le seul crime était d'avoir voulu sauvegarder nos lois, nos institutions et notre langue. Ce sang n'a pas coulé en vain, car de ce temps, date cette liberté dont nous jouissons et dont jamais on aura l'audace d'essayer à nous priver.

Je ne parlerai pas des autres, car ma préface serait peut-être trop longue. Qu'on les lise, je crois pouvoir dire qu'ils intéresseront les lecteurs.

J'espère que l'on sera indulgent, car, sachez-le, je ne suis encore qu'à mes premiers essais. J'ai dû négliger un peu la *forme* pour m'attacher à donner le plus d'intérêt possible à mon livre.

Je pense que lorsque nous sommes sur un train, marchant avec une vitesse de quarante à cinquante milles à l'heure, nous lisons un livre en ayant bien soin d'omettre la critique.

C'est cette pensée qui m'a décidé à mettre en volume ces récits et nouvelles. J'espère, encore une fois, que l'on pardonnera les fautes qui pourraient avoir échappé à mon attention. Heureux je serai, si mon petit livre peut faire paraître le temps moins long au voyageur, car c'est là le seul but que je me suis proposé.

JOSEPH G. BOURGET.

AMOUR ET PATRIE

Episode de 1837.

PROLOGUE

MALGRÉ l'antipathie toujours croissante, qui, en 1836, existait au Canada, entre les deux races française et anglaise, quelques familles étrangères aux soucis de la politique, ne voulaient briser encore les liens de sympathie qui les unissaient. De ce nombre étaient les familles Benoit et Colson, toutes deux résidant à St. Denis, comté de Richelieu.

M. Benoit, ancien marchand de Montréal, possédait une fortune considérable dont il consacrait la majeure partie à l'aumône et à d'autres bonnes œuvres. Sa maison était le refuge des pauvres, qui jamais ne frappaient en vain à sa porte. Il n'avait qu'une jeune fille qui n'était connue à Saint-Denis que sous le nom bien mérité de l'*Ange de Saint-Denis.*

Douée d'une grande beauté, ses traits purs et calmes attestaient la bonté de son caractère. Elle portait emprunts sur la figure les deux cachets de l'innocence et de l'intelligence. Aussi, était-elle partout aimée et respectée, et sa mère était jalouse de posséder un tel trésor.

La famille Colson se composait de M. et Mme Colson et d'un fils unique, lieutenant dans un des régiments anglais stationnés à Montréal.

Ces deux familles, voisines l'une de l'autre, étaient unies par les liens de l'amitié la plus sincère. On vivait dans la plus grande intimité, on se quittait rarement, et chaque soir on faisait ensemble le *reversi*.

A l'exemple des parents, les deux enfants s'aimaient comme s'aiment un frère et une sœur. Ils passaient les journées l'un près de l'autre, et déjà le cancan traditionnel des commères assurait leur mariage. C'était chaque jour de longues promenades dans la campagne, ils ne s'arrêtaient que lorsque la fatigue les y forçait, et s'asseyant alors, ils causaient jusqu'à ce que le soleil couchant

vint leur dire qu'il était temps de retourner au logis. Les parents voyaient d'un bon œil cette amitié enfantine, et ils ne leur accordaient que la vigilance dont en entoure ordinairement deux enfants de la même famille. Mme. Benoit connaissait trop la loyauté des Colson pour douter un seul instant qu'Albert pût abuser de sa confiance.

Un soir du mois de juin, on fêtait Mme. Benoit, il n'y avait que quelques invités, et inutile de dire que la famille Colson était du nombre.

Albert décida de profiter de cette occasion pour ouvrir son cœur à celle qu'il aimait, depuis si longtemps en silence. Tout se passa gaiement, pendant le dîner, qui était splendide. Au sortir de table, Albert proposa une promenade à Léa, qui accepta avec son empressement ordinaire. Tous deux partirent, et se dirigèrent vers un joli bocage, à peu de distance de la maison. Lorsque la fatigue se fit sentir on s'assit comme d'habitude, et tous deux gardèrent le silence pendant quelques moments. Albert sentait battre son cœur, mais il n'osait le laisser parler.

—Mais qu'as-tu donc, Albert ? dit tout-à-coup Léa, fatiguée de ce silence inusité ; tu parais triste, t'aurais-je causé involontairement quelque peine ?

—Non, reprit Albert, d'une voix demi tremblante. Mais, c'est que, vois-tu, j'ai à te parler sérieusement. Je ne puis plus le cacher, Léa, et te l'avouerai-je, cette idée m'effraie, j'ai peur, je tremble que cet aveu détruise, ou du moins refroidisse cette douce et heureuse intimité qui, jusqu'ici, a existé entre nous.

—Que veux-tu donc dire, demanda la jeune fille, à demi souriante. Tes paroles m'intriguent et excitent ma curiosité. Hâte-toi de m'expliquer ce mystère.

—Eh bien, oui, chère sœur, je veux tout te dire, ou mieux encore, je laisserai parler mon cœur. Que veux-tu, l'indiscret, il ne veut plus se taire.

—Mais, qu'est-ce donc, dis donc vite ?

—C'est que jusqu'à ce moment nous nous sommes aimé d'un amour fraternel, d'une amitié sincère et dévouée, n'est-ce pas ?

—Tu le sais mieux que moi, Albert...

—Oui, mais moi je ne t'aime plus ainsi.....

—Que dis-tu ? reprit la jeune fille d'une voix inquiète.

—Je dis que je t'aime d'amour et que mon seul rêve au monde est de te voir partager cet amour.....

—Ne nous aimons-nous donc pas d'amour, que faire de plus, dis-le moi, Albert ?

—Je veux aimer, Léa, mais avec l'espérance.....

—Eh quoi ?

Eh ! avec l'espérance qu'un jour tu consentiras à devenir la compagne de ma vie, que tu consentiras à porter ce nom qui est le mien.

—Oui, cher frère, je t'aime et je veux t'aimer comme tu le veux. Penses-tu que je puisse aimer un autre que toi ?

Merci, chère sœur, tes paroles me rassurent, mais, qui sait, peut-être un jour regretteras-tu de m'avoir donné ton amour ?

—Jamais, Albert, non, je jure que jamais un autre n'aura cet amour que je ne donne qu'à toi seul.

—Et moi aussi, je le jure, dit Albert

....

Un rayon du soleil, s'infiltrant à tra-

vers l'épais feuillage, vint éclairer la figure d'Albert, au moment où il levait la main au ciel, comme si le ciel eut voulu lui faire voir qu'il avait entendu son serment.

Tous deux reprirent le chemin du toit paternel, car il commençait déjà à se faire tard. Dès que Léa entra, sa mère, d'un coup-d'œil, scruta les replis les plus cachés de son cœur. Dès que les invités furent partis, elle l'interrogea et l'enfant lui confia tout. Elle ne l'en blâma pas, mais elle lui recommanda la prudence, et d'être ce qu'elle avait toujours été jusqu'alors.

I

Après le calme la tempête.

Albert et Léa s'étaient compris, leur amour s'augmentait chaque jour. Tout semblait les favoriser ; il y avait dans la conduite des parents, un accord tacite qui semblait encourager cet amour né d'hier. Léa entrevoyait l'avenir avec confiance, elle berçait sa jeune imagination de mille rêves de bonheur. Elle ignorait, dans son expérience de jeune

fille, les déceptions de la vie, que le bonheur n'est qu'une poussière qu'emporte le moindre vent. Endormie dans le bonheur d'une joyeuse enfance, elle ne s'attendait pas à l'affreux réveil de la réalité. Tout allait pour le mieux, on ne songeait qu'au bonheur, lorsque ce ciel, jusqu'alors si serein, se couvrit tout-à-coup d'épais nuages.

Mme. Benoit, qui jusqu'ici avait joui d'une bonne santé, fut subitement frappée d'une maladie de cœur dont elle mourut. M. Benoit, qui aimait sincèrement sa femme, ne put se faire à l'isolement où le plongea cette perte.

Un jour que, plus triste que d'habitude, il annonça à Léa qu'il se proposait de retourner à Montréal, où elle irait au Couvent.

—Mais, il faudra donc me séparer de vous, s'écria la jeune fille.

—Oui, mon enfant, il le faut je ne puis vivre en cette maison ; cela me tue....puis sa voix s'altéra et il fondit en larmes,

La jeune fille se jeta au cou de son père en disant :

—Soit, mon père, demain je serai prête.

Les préparatifs se firent dès le lendemain. Albert vint voir Léa qui lui annonça cette nouvelle. En entendant cette nouvelle, Albert resta atterré. M. Benoit lui pressa la main en disant : — Je comprends votre chagrin, Albert, mais consolez-vous, j'espère qu'un jour je saurai vous prouver, mieux qu'aujourd'hui, que j'ai su apprécier vos nobles qualités.

—Je ferai en sorte de me montrer digne de votre confiance, répondit Albert d'une voix émue. Puis donnant la main à Léa, il sortit, emportant du moins les paroles de M. Benoit pour le consoler.

Le lendemain, M. Benoit se rendit à Montréal, et Léa entra au couvent de St. Charles.

Une fois rendu, M. Benoit se livra de nouveau au commerce, par distraction plutôt que par amour du gain.

N'obtenant qu'un demi succès, il se mêla activement de politique. C'était au temps où commençait à pétiller les premiers feux de la Révolution.

M. Benoit, qui aimait son pays, se jeta aveuglément dans les conspirations qui

partout prenaient des proportions alarmantes.

Trouvant là ce qu'il fallait pour tranquilliser son chagrin, il se montra un des patriotes les plus zélés. Ses discours, dictés par le vrai patriotisme, lui valurent l'admiration de ses concitoyens, tous jaloux de défendre leurs droits contre l'oppression de l'étranger.

Le 6 novembre, une émeute, qui éclata à Montréal, fut comme le signal de la lutte.

Tous les Canadiens se soulevèrent à la fois. Le Gouverneur donna ordre aux troupes de se tenir prêtes, et Albert Colson reçut ordre de rejoindre son régiment à Montréal.

Le souvenir de Léa ne le laissait pas un seul moment. S'il rencontrait une jeune fille, il se représentait aussitôt sa fiancée séparée de lui par les grilles du cloître. Maintenant qu'il était à son devoir, il remerciait le ciel d'avoir su cacher un si précieux trésor, dans un de ces refuges impénétrables aux regards indiscrets des mortels. Ni la crainte, ni la jalousie ne pouvait du moins entrer dans son cœur.

Il espérait que les troubles seraient de courte durée, et que le calme se ferait

bientôt. Douce erreur avec laquelle il endormait son jeune cœur, mais qui cependant fut de courte durée. Au lieu de diminuer, les troubles ne firent qu'augmenter.

Le discours de M. Papineau, à Stanstead, souleva tous les Canadiens des Cantons de l'Est. On se leva comme un seul homme, au cri de l'Indépendance : Vive Papineau !.....

Le grand orateur regretta un instant d'avoir été aussi loin, mais il était trop tard, le coup décisif était porté.

Ce fut à St. Denis que se livra la première bataille. Les Canadiens patriotes commandés par le Dr. Nelson, élevèrent partout des barricades : ils étaient à peu près huit cents hommes, dont cent à peine avaient des fusils. Les autres n'avaient pour se défendre que des faulx, des haches et de mauvais couteaux de chasse. C'est avec d'aussi faibles armes qu'on voulait tenir tête à l'armée anglaise, qui avançait à grands pas vers St. Denis.

Le colonel Gore ne tarda pas à arriver avec cinq compagnies de troupes régulières, un détachement de cavalerie et une pièce d'artillerie. Il voulut prendre

l'offensive en tentant la prise d'assaut d'une maison gardée par quinze Canadiens, mais il dut renoncer à ce projet. Il résolut alors d'engager la bataille. Le combat, qui dura deux heures, fut des plus terribles. Ce vétéran qui, comme il aimait tant à le dire, avait fait trembler l'aigle impérial à Waterloo, trembla devant cette poignée de braves, mal armés et mal disciplinés. Il dut retraiter en laissant sur le champ de bataille un canon, une partie de ses munitions et plusieurs tués et blessés. (1).

II

Bataille de Saint-Charles.

Pendant que l'on triomphait à Saint-Denis et que les troupes anglaises fuyaient en désordre, effrayées de tant de courage, on faisait à Saint-Charles de nombreux préparatifs. On fit évacuer le Couvent.

Mlle. Benoit dut aller se réfugier chez sa tante, qui demeurait à trois milles du Couvent. Elle fut conduite par son oncle, qui était au nombre des insurgés.

(1) GARNEAU.—Histoire du Canada, Vol. IV.

Elle était là depuis deux jours, lorsqu'un soir qu'il pleuvait, elle entendit frapper à la porte et, sans qu'elle eût eu le temps de se lever, la porte s'ouvrit et un homme couvert de boue, les habits en désordre, entra précipitamment.

—Mon père, s'écria-t-elle, en se levant !

—Oui, mon enfant, répondit M. Benoit, en la recevant dans ses bras, et la pressant sur son cœur.

—Mais d'où venez-vous ?

—Ma fille, je me suis fait le défenseur de nos droits outragés, la conscience a commandé, il a fallu obéir.

—Mais, mon père, s'écria Léa, en pleurant, vous ignorez donc que je n'ai plus que vous au monde ; pourquoi exposer ainsi votre vie, que ferais-je donc, sans vous ? Oh ! de grâce, mon père, restez, restez auprès de moi.

—Je ne le puis, enfant, reprit le père d'une voix émue, je me dois à mes frères qui ont placé leur confiance en moi, je ne puis, je ne dois pas les tromper, laisse-moi, prie Dieu pour ton père. Il me préservera des dangers.

—Oh ! mon père ! restez....

—Adieu enfant....

—Mon père....et elle tomba évanouie dans les bras de sa tante. Lorsqu'elle reprit connaissance son père était déjà bien loin. Il se rendit sans s'arrêter au camp des insurgés. Il apprit en arrivant que l'ennemi avançait et que ce chef des patriotes, le fameux Brown, craignant le combat, avait pris la fuite.

—Eh ! bien, nous nous en passerons bien, s'écria-t-il, nous saurons combattre et mourir sans lui. Il fit dresser des retranchements autour du Couvent et l'on attendit les ennemis.

Les troupes anglaises arrivèrent le lendemain, le vingt-cinq novembre. Les insurgés, tous mal armés, avaient, en outre, à lutter un contre dix. Ils firent des prodiges de valeur, mais ils durent céder sous le nombre. Ce fut un massacre général. Les anglais furieux de leur défaite à Saint-Denis, se vengèrent lâchement en tuant et massacrant tous ceux qui tombèrent sous leurs mains. On compta 100 tués, 372 blessés et près de 30 prisonniers, au nombre desquels était M. Benoit (1).

---

(1) GARNEAU, Hist. du Can. Vol. IV. 2

On conduisit les captifs en un endroit sûr, et ce fut Albert Colson, lui-même, qui reçut l'ordre de les escorter. M. Benoit qui, depuis longtemps, l'avait reconnu, alla droit à lui, et lui jetant un regard de haîne, il lui dit : Vous, ici, monsieur, parmi nos ennemis ? allez, vous avez trahi l'amitié ; allez, je vous méprise, maintenant que je sais vous connaître.

—A ces paroles, Albert resta atterré ; en vain, il chercha à s'expliquer, M. Benoit ne voulait rien écouter.

Le soir arrivé, les prisonniers, liés deux à deux, furent renfermés dans une petite bâtisse que l'on fit garder avec soin. Il était minuit M. Benoit, vaincu par la fatigue et l'émotion allait succomber au sommeil. lorsqu'il vit quelqu'un s'approcher. Pensant, un instant, qu'on en voulait à sa vie, il se leva, et allait parler, lorsque le visiteur inconnu et masqué lui enjoignit de se taire, puis le débarrassant de ses liens il lui tendit des habits :

—Allez, dit-il, prenez ce costume, et fuyez au plus vite. Il ne se le fit pas dire deux fois, et jetant à la hâte sur ses épaules l'espèce de manteau qu'il venait

de recevoir, il sortit et gagna facilement un petit bois qui n'était pas loin. Albert, car c'était lui, avait cru tromper la vigilance, mais il comptait sans un vieux soldat, qui heureux enfin de pouvoir se venger d'Albert, qui lui avait fait infliger un long emprisonnement, avait suivi ses manœuvres, et qui alla de suite en informer le colonel, qui fit mander Albert.

Celui-ci essaya en vain à formuler quelques mots d'explication, mais il rendit son affaire pire, et il dut partager lui-même le sort des prisonniers. Une fois en sa prison il n'eut qu'une pensée : Léa, sa fiancée, dont il venait de sauver le père.

III

Bataille de Pointe Olivier.

On battit la campagne pour reprendre M. Benoit, mais en vain. Une fois libre il courut sans désemparer et retourna au village. Il se rendit chez sa belle-sœur, où il entra comme une bombe.

—Du sang ! s'écria Léa, en l'apercevant, seriez-vous blessé ?

—Non, enfant, c'est le sang de mes frères égorgés par des bandits commandés par qui, penses-tu ?....

—Mon père....

—Par Albert Colson....

—Que dites-vous, mon père ?

—Je dis que cet homme n'est qu'un traître, un infâme, qui n'a pas rougi de prendre fait et cause contre nous, je le haïs, maintenant, il le sait, oui, je l'ai maudit....

—Pardon, mon père, pardonnez-lui. n'a-t-il pas dû se rendre à son devoir ? que voulez-vous donc qu'il eut fait ?

—Combattre à nos côtés....

—Mais il eut été parjure....

—Qu'importe !

Dans son excitation, M. Benoit ne savait plus ce qu'il disait.

—Ecoute, enfant, reprit-il, cet homme ne doit être qu'un objet d'horreur, pour toi comme pour moi....

—Cet homme, cher père, est mon fiancé, je lui ai juré un amour éternel, Dieu a entendu ce serment, comment voulez-vous que je le haïsse.

—Que dis-tu, malheureuse, ne parle plus ainsi, les temps sont changés.

—Les temps changent, mais un cœur ne doit pas changer, je ne puis haïr cet homme.

—Et moi je dis que jamais tu seras l'épouse d'un Colson.

—Très-bien, mon père, dit la jeune fille, surprise de tant de sévérité, jamais je n'accepterai son nom, si telle est votre volonté ; vous êtes maître de ma personne, mais jamais mon cœur n'appartiendra à un autre, votre autorité s'arrête là....

Son père surpris d'un langage si énergique, lui dit en la quittant :—Fais donc comme tu voudras, adieu ! adieu ! pour toujours.....

Léa voulut l'arrêter, mais il la repoussa presqu'avec dureté et il quitta la maison. Elle jeta un grand cri, et tomba évanouie.....

Une fois dehors, M. Benoit prit un cheval et le lança à la course. Il arriva bientôt à la Pointe-Olivier, où il retrouva les insurgés placés en embuscade pour s'opposer au passage des troupes anglaises revenant victorieuses de Saint-Charles. Il se joignit à eux, et peu après s'engagea la bataille. Un instant on crut à la victoire, car bien que, un contre vingt,

les anglais surpris et effrayés commençassent à reculer, mais cette fois encore, on dut céder sous le nombre. Les insurgés écrasés, lâchèrent prise et s'enfuirent en laissant un grand nombre de prisonniers, au nombre desquels se trouva encore M. Benoit.

Il fut conduit à Montréal et renfermé dans la prison commune, qui déjà regorgeait de patriotes. Pendant le même temps, Albert Colson, accusé de trahison, subissait avec un courage héroïque une pénible captivité, à l'hôpital militaire, converti en prison pour la circonstance. Il se trouvait presqu'heureux d'être exempté de combattre les canadiens qu'il aimait plus que les anglais eux-mêmes.

Bien souvent, pourtant, il se laissait aller au découragement, en voyant anéantis, pour toujours, tous ses beaux rêves de jeunesse. Dans ces moments, il désirait presque l'arrivée du jour, où se dresserait pour lui le funèbre appareil de l'échafaud. Bien des fois il tenta d'interroger ses gardiens et d'avoir quelques nouvelles du dehors, mais tous restaient dans un mutisme absolu. Il entendit un jour un grand tumulte, près de sa prison,

il questionna son géolier qui cette fois, daigna lui répondre ; il lui dit que les troubles étaient finis et que les troupes anglaises venaient d'entrer dans la ville.

Tout était, de fait, à peu près fini. La nouvelle du désastre de Saint-Charles avait mis le découragement dans tous les cœurs. Les Evêques et les Curés avaient cru l'occasion belle d'essayer d'arrêter le fléau révolutionnaire, et l'insurrection s'apaisa d'elle même. Partout on fit des assemblées, pour renoncer publiquement à la révolution.

La presse aida à calmer les esprits, et les vénérables Prélats Lartigue et Signay réussirent, enfin, à arrêter ces malheureuses luttes.

Dès que les troubles furent apaisés, Léa, qui depuis longtemps, n'avait pas eu de nouvelles de son père, se hâta de venir à Montréal, pour s'assurer s'il vivait encore. Elle se rendit à la prison et demanda au géolier si son père était du nombre des prisonniers. Sur sa réponse affirmative, elle demanda à le voir.

—Impossible, répondit le géolier, nous avons les ordres les plus sévères de n'admettre personne auprès des prisonniers,

avant leur procès, qui aura lieu bientôt. Léa quitta la prison à demi consolée et certaine, du moins, que son père vivait encore.

IV.

L'amour filial.

Il y avait, en prison, une foule de prisonniers qui attendaient avec impatience que l'on décidât de leur sort. Lord Durham profita du jour du couronnement de la Reine Victoria, le 28 juin 1838, pour lancer une proclamation, accordant l'amnistie à tous les prisonniers accusés de crimes politiques, n'exceptant que quatre-vingt personnes, qui devaient s'embarquer à bord d'un navire et se rendre partie aux Bermudes, partie en Australie. Sa proclamation finissait en disant qu'après quelques années de déportation, ils pourraient avoir la liberté de revenir au pays. En apprenant cette nouvelle, Léa se rendit à Montréal dans l'espérance que son père et son oncle seraient du nombre des graciés. Sitôt arrivée, elle

courut de suite à la prison et s'informa s'ils étaient en liberté.

—Non, répondit le géolier, ces deux messieurs devront subir la déportation.

—Malheur ! s'écria Léa, que cette nouvelle frappa comme un coup de foudre. Oh ! ma mère, pitié pour votre enfant....

Puis, s'adressant au géolier : Puis-je, au moins, les voir, un instant ?

—Hélas ! répondit cet homme, je le voudrais, mais il me faut obéir aux ordres, et je paierais de ma tête la moindre infraction dont je pourrais me rendre coupable.

—Merci, dit Léa, malgré mon désir de voir mon père, je ne veux pas vous exposer, et elle quitta la prison le deuil au cœur.

Elle partit pour St. Charles, où sa tante l'attendait avec impatience pour savoir des nouvelles de son époux. Dès que Léa entra, elle vit, à la pâleur de ses traits, que toute espérance était perdue. Elle n'osa l'interroger et ce fut Léa qui put parler la première :

—"Tout est fini, s'écria-t-elle, en pleurant, tous deux sont condamnés, que de-

viendrai-je, moi, que cet exil rend orpheline ?.....

—Sois sans crainte, reprit sa tante, nous ne nous séparerons plus, nous mêlerons nos larmes, puisque nos malheurs sont les mêmes.....

—Merci, dit Léa, en l'interrompant, merci de votre bonté, mais je ne puis rester ici, pour le moment, mon devoir m'appelle ailleurs. Je vais me rendre à Montréal où je prendrai une chambre, près de la prison, j'aurai peut-être, par ce moyen, le bonheur de les entrevoir et je viendrai de suite vous donner de leurs nouvelles. Adieu ! priez pour eux, priez pour moi. La tante voulut s'objecter à ce brusque départ, mais Léa ne voulut pas l'écouter, et elle partit de suite pour Montréal. Elle trouva une chambre tout près de la prison, mais elle chercha, en vain, à voir son père, tous ses efforts furent inutiles. Elle décida de profiter du voyage du gouverneur, à Montréal, pour aller se jeter à ses genoux et implorer le pardon de son père. Elle se rendit à son Hôtel, et à la vue du gouverneur souriant, elle crut, un instant, être sûre du succès. Se jetant à ses genoux, toute en

larmes, elle sollicita grâce pour son père et son oncle.

—Impossible, noble enfant, répondit le gouverneur, mon pouvoir ne peut s'étendre jusque là ; votre père et votre oncle, sont des plus compromis ; tout ce que je puis faire, c'est d'ordonner qu'on vous laisse votre fortune, qui devait être confisquée, ce qui, du moins, saura vous garantir de la misère.

—Oh ! pitié. s'écria Léa, au comble du désespoir, sacrifiez la fortune, mais rendez-moi mon père !.....

Le gouverneur fut ému en voyant un cœur aussi dévoué, mais il ne put accéder à sa demande, et la pauvre jeune fille dût s'en retourner sans avoir rien obtenu.

Elle revint au logis, fatiguée, découragée. En arrivant, elle se jeta sur son lit sans se déshabiller : elle n'y resta qu'un intant, et se leva aussitôt, une idée lumineuse lui était venue.

Emilie ! s'écria-t-elle, en sautant du lit.

—Mademoiselle m'a appelée, dit en entrant une jeune fille qui, depuis longtemps à son service, l'avait suivie jusqu'à Montréal.

—Ecoute, dit Léa ; et elle lui fit connaître le projet qu'elle venait de concevoir. Ce projet n'était rien moins que de suivre son père en exil.

Au lieu de chercher à l'en détourner, la jeune servante sollicita la grâce de l'y accompagner Léa remercia Dieu de lui avoir envoyé cette inspiration, et elle ne songea plus qu'à mettre son plan à exécution. Elle écrivit de suite au Gouverneur, et lui demanda d'avoir passage à bord du navire qui devait mener son père en exil.

Le Gouverneur lui fit répondre qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir consentir à cette nouvelle demande, mais qu'elle pourrait prendre passage à bord du *Neptune*, qui devait partir sous quelques jours pour la même destination. Dès le lendemain, Léa descendit à Québec avec Émilie, sa servante, et attendit là, le départ du navire : il était fixé au lendemain de celui du *Buffalo*, qui devait conduire les déportés au lieu de leur exil.

V.

Le Départ.

C'était le soir du 15 novembre 1839. Il se faisait nuit, un vent glacial soufflait et accumulait les épais nuages les uns sur les autres. Le ciel était sombre et quelques lumières blafardes éclairaient à peine les rues étroites de Québec. Le silence de la nuit n'était interrompu que par le traditionnel : *Who comes there* des nombreuses sentinelles échelonnées le long des remparts. Tout était obscurité, tristesse, la nature semblait pleurer le sort triste des malheureux canadiens qui, pour avoir voulu venger leurs droits outragés, allaient dès le lendemain, dire un éternel adieu à leur pays ; pour lequel ils voulaient donner jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Dans une petite maisonnette située près du quai du Roi, on apercevait encore une faible lumière. Une croisée s'ouvrait de temps en temps, et une jeune fille jetait un regard inquiet dans la rue.

Depuis que minuit était sonné, elle

se tenait là, immobile, près de cette croisée, tantôt pleurant, tantôt prononçant quelques paroles inintelligibles, comme si elle priait. Chaque fois que le pas alourdi de quelques marins, en retard, se faisait entendre, vite, elle refermait la croisée et se retirait en arrière. Jetant un dernier regard dans la rue, Léa, que l'on a sans doute reconnue, se tourna vers Emilie, assise près d'elle, et lui dit :

—On m'a pourtant assuré qu'ils devaient partir cette nuit ; pourquoi ce retard ; c'est que le vent est trop fort, peut-être, et qu'on a remis la partie au matin. Repose-toi, chère enfant, pendant que j'écrirai ma lettre d'adieu à ma tante. Elle s'approcha d'une table demi-boiteuse et elle écrivit la lettre suivante :

Québec, 15 novembre 1839.

Ma Chère Tante,

J'ai, en vain, cherché à les voir ; je n'ai pu réussir. Tous deux partiront demain pour l'exil. J'ai tout essayé, j'ai été me jeter aux genoux du gouverneur, tout a été inutile, ils devront partir. Le

navire *Buffalo* est dans la rade et attend ses victimes. Ne m'en voulez pas, si sans vous consulter, j'ose entreprendre, moi-même, ce pénible voyage. J'ai passage sur le *Neptune* qui me conduira à Sydney. N'essayez pas à changer ma résolution, elle est inébranlable, et d'ailleurs, je serai déjà bien loin, lorsque vous recevrez cette lettre. Je laisse le pays presqu'avec bonheur, et je n'ai que deux regrets : de ne pouvoir faire ce voyage sur le même navire qu'eux, ensuite de partir sans vous voir encore une fois, mais le temps presse, il faut me résigner à ce dernier sacrifice. La pauvre Emilie, ne veut pas me quitter et persiste à vouloir me suivre. Priez Dieu, chère tante, pour mon malheureux père, pour moi et.....pour lui....Vous du moins, vous savez qu'il n'est pas coupable. Soyez assuré que je saurai vous remplacer auprès de mon cher oncle. Dieu aura pitié de moi et il me protégera dans ce pénible voyage.

Le gouverneur a consenti à me laisser ma fortune, que j'emporte avec moi,pour adoucir leur captivité, en sorte, qu'en arrivant, ils ne manqueront de rien.

Adieu, chère tante, adieu, priez pour nous.

LÉA.

Elle venait de cacheter sa lettre lorsqu'elle entendit un bruit dans la rue. Emilie, s'écria-t-elle, en ouvrant la croisée, les voici.

Le jour allait se faire, on distinguait une foule compacte qui s'avançait vers le quai.

—Ce sont eux, dit Emilie, je reconnais M. Benoit.

Léa, penchée à la croisée, regarda le triste cortége qui s'avançait. Les prisonniers, liés deux à deux, marchaient en file sous l'escorte de quatre compagnies. M. Benoit et Clermont marchaient les premiers. Ils allaient d'un pas ferme, et semblaient subir leur sort avec un courage héroïque. A cette vue, Léa se sentit faiblir, elle se leva en criant : mon père ! mon père ! M. Benoit n'entendit pas et il passa sans l'apercevoir. Le cortége allait finir de défiler, lorsque Emilie cria tout à coup :

—Mademoiselle, vite, le voici, M. Colson. Ah ! lui aussi est du nombre.

Léa tressaillit en l'apercevant. Elle étendit la main vers lui en signe d'adieu et elle fondit en larmes. Albert l'aperçut et voulut s'arrêter un peu, mais les soldats le forcèrent à avancer.

Léa s'élança dans la rue suivie d'Emilie, elle voulut aller sur le quai, mais les portes se refermèrent, et les soldats la repoussant presque durement, elle revint à sa maison découragée et pleurant amèrement.

—Pauvre Albert, s'écria-t-elle, c'est pour moi, que tu subis cet exil, si au moins mon père le savait, il te bénirait au lieu de te maudire. Ah ! Grand Dieu faite du moins que j'arrive assez tôt pour qu'il lui retire sa malédiction.

VI

En Mer.

Les prisonniers, une fois embarqués, furent enfermés dans la cale du navire. Ils restèrent ainsi pendant six jours, au bout desquels on leur permit de passer quelques heures du jour sur le pont. Tous se tenaient à l'arrière et tous jetaient un triste regard d'adieu vers le

pays qui fuyait derrière eux. Albert, toujours isolé, se tenait à distance. Les patriotes frémissaient de colère, rien qu'à le voir. Il faisait en sorte de toujours éviter la rencontre de M. Benoit.

Quelques jours de navigation firent comprendre à ces malheureux ce qu'ils auraient à souffrir. Nourriture mauvaise et insuffisante, des nuits passées sans sommeil, dans cette cale où l'atmosphère était méphytique, telles étaient les moindres de leurs souffrances. M. Benoit ne perdait pas courage. Toujours ferme, il dévorait en silence son chagrin, et jamais il ne se plaignait. Il sentait cependant ses forces diminuer chaque jour de plus en plus, au point que, ne pouvant plus se lever, on dut le transporter à l'infirmerie.

Un soir, tous les déportés contemplaient en silence, le coucher du soleil. Le ciel était serein, pas le moindre vent n'agitait les vagues, qui semblaient endormies. Le navire, arrêté lui-même, semblait se prêter à l'admiration générale. Les pauvres captifs admiraient ensemble ce spectacle nouveau pour eux. Albert, comme toujours, était seul près du grand

mât. Il était plus pâle et plus triste que d'habitude. Il allait se retirer, lorsqu'il vit M. Clermont qui venait à lui. Il tendit la main à Albert en disant : Tant de chagrin me touche, Monsieur, pardonnez cette froideur qui a existé entre nous, je veux retrouver mon ami d'autrefois.

—Merci, Monsieur, dit Albert d'une voix émue, votre action me rend presqu'heureux. J'ai bien souffert depuis cet instant où une terrible malédiction m'a été jeté, à moi qui ne la méritais pas.

—Pauvre Léa, dit M. Clermont, elle est bien malheureuse.

—Ces dernières paroles éveillèrent en Albert tout un monde de souvenirs.

Il se rappela les jours passés à Saint-Denis, le soir, où pour la première fois, il avait dit à Léa qu'il l'aimait. Il fondit en larmes en s'écriant :

—Hélas ! le bonheur n'était que là, il ne luira plus pour nous.....

M. Clermont, en voyant ces larmes, lui serra de nouveau la main, en disant : la pauvre enfant, elle vous aime encore.

—Oui, mais son père m'a maudit, Monsieur, et c'est cette terrible malédic-

tion qui va me tuer, car je me sens affaiblir chaque jour.

—Le temps le ramènera peut-être à de meilleurs sentiments à votre égard. Il aime son enfant et il ne lui refusera rien, mais qui sait ? Elle ignore peut-être que nous sommes partis.

—Non, Monsieur, elle était à Québec lorsque nous sommes embarqués.

—Que dites-vous ? .....

—Je dis que j'ai vu Mademoiselle Benoit dans la croisée d'une petite maisonnette, lorsque nous avons passé sur la rue Champlain.... .....

La cloche l'interrompit, et l'heure du coucher étant arrivé, il fallut se séparer.

Le lendemain, le *Buffalo* jetait l'ancre dans la rade de Sydney. Il était sept heures, le soleil jetait une dernière lueur et semblait disparaître derrière les montagnes bleues.

Albert et M. Clermont étaient sur le pont et regardaient en silence ce pays, qui devait être leur nouvelle patrie.

—Ma foi, dit M. Clermont, c'est un joli pays, voyez donc ces maisons coquettement assises à l'ombre de hauts arbres, je pense que je me ferai bien vite à ce pays.

—Moi aussi, dit Albert, pourvu toutefois que l'on ne nous sépare pas, et que l'on ne nous réduise pas à une espèce d'esclavage, comme on fait ordinairement aux malfaiteurs que l'on envoie ici, pour s'épargner le trouble de les pendre.

—Mais ce serait de la barbarie, car après tout, quel crime avons-nous commis ? On ne peut nous faire partager le sort des malfaiteurs.

—Nous sommes courageux, dit Albert, quelque soit le sort qui nous est réservé nous saurons le supporter.....

—Adieu, dit subitement M. Clermont, voici que l'on retire les malades de l'infirmerie, il me faut aller aider mon beau-frère, si nos bourreaux me le permettent. On mit les embarcations à l'eau, et on commanda aux malheureux prisonniers de monter leurs valises.

Albert se trouva dans la même embarcation que M. Benoit, mais il se plaça de manière à ne pas être vu de lui. Ce dernier, couché dans le fond du canot, n'était plus reconnaissable, ses traits étaient altérés, ses yeux hagards ; l'âme ne semblait attendre qu'un souffle pour s'envoler. S'adressant à M. Clermont, il lui dit : "Je

me sens mourir, mon cher Louis, il me faudra quitter cette terre, sans la voir, sans lui dire adieu. Pauvre enfant, pardonne cet égarement d'un instant, je me suis laissé emporter par le courant, sans savoir où j'allais. Le désespoir, oui, le désespoir seul m'a conduit là.....

—Ne vous laissez pas aller à ces sombres idées, dit M. Clermont ; non, vous ne mourrez pas, Dieu, qui veille sur l'orphelin, saura vous conserver à votre enfant, vous recouvrerez vos forces et vous retournerez bientôt au pays, où vous retrouverez le bonheur perdu pour un instant.

M. Benoit secoua la tête d'un air de doute, et il ne répondit pas. Quelques instants après, on arriva près du rivage. Le gouverneur était là avec quelques soldats, puis Mgr. Polding, venu au-devant des exilés. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, le gouverneur donna ordre de transporter les malades à l'Hôpital. Quatre soldats enlevèrent M. Benoit sur un brancard.

Où allons-nous, demanda M. Benoit à M. Clermont.

—A l'Hôpital, répondit ce dernier.

—C'est donc là, que je mourrai, dit M. Benoit, qui s'évanouit aussitôt.

VII

A Sydney.

Lorsque M. Benoit revint à lui, il tenta de se lever, mais les forces lui manquèrent, et il retomba sur son lit. Il crut, un instant, qu'il rêvait. Au lieu de se trouver à l'Hôpital, il lui sembla être dans une jolie petite chambre propre et bien éclairée, qu'il était couché dans un bon lit, entouré de rideaux qui lui semblèrent les mêmesqu'il avait en Canada. Il ouvrit de nouveau les yeux et il jeta un cri de surprise. Ce n'était pas un rêve, il voyait près de son lit, le même prie-Dieu qu'il avait chez lui. M. Clermont était à son chevet, accompagné d'une religieuse, qui lui offrit une tasse contenant un cordial, qui ramena peu à peu ses forces.

Que veut dire ceci, demanda-t-il, est-ce un rêve ? Oh ! laissez-moi rêver, alors je suis si heureux, et se tournant vers la Sœur, il lui dit.—Hélas ! j'ai bien souffert.....

—Prenez courage, Monsieur, reprit la Sœur, vos souffrances sont finies, nos bons soins vous ramèneront à la santé.

—Ah ! non, ne me cachez rien, je sais que je vais mourir, et d'ailleurs, pourquoi vivrais-je ? mieux vaut la mort, qu'une aussi pénible existence.

—Il ne faut pas désespérer ainsi de la Providence, reprit doucement la Sœur, vous reverrez sous peu votre enfant.

—Ah ! n'essayez pas à m'abuser, je ne vois que trop l'impossibilité d'un tel bonheur....Il prononça encore quelques paroles inintelligibles, le délire s'empara de lui. Il revint peu à peu, et, regardant dans sa chambre, il s'écria :

—Mais que vois-je ?.....Perdrais-je raison ?.....

—Il pâlit et il allait s'évanouir de nouveau, lorsqu'une jeune fille se précipita vers lui en criant : mon père ! mon père !.....
.....

Il y eut un long silence ; tous deux s'embrassaient sans pouvoir articuler d'autres paroles que : mon père ! mon enfant

C'était une scène navrante ; tous les assistants pleuraient.

Ce fut Léa, qui, se remettant la première, lui dit : Me reconnaissez-vous, mon père ? C'est un songe ! répondait M. Benoit, encore dans le délire, laissez-moi rêver, oh ! de grâce, ne m'éveillez pas.

—Non mon père, dit Léa, c'est moi, votre enfant, qui vous aime toujours.

Il se remit, enfin, et Léa lui raconta comment elle s'était rendue à Sydney. Vous serez, ajouta-t-elle, parfaitement libre ici, car j'ai obtenu du gouverneur que vous restiez auprès de moi.

—Noble enfant, s'écria M. Benoit, tu as bien su deviner que je ne pouvais vivre loin de toi, tu es accourue. Oh ! je veux vivre, l'exil me sourit, maintenant que je te sais près de moi.

A ce moment, le vénérable évêque Polding entra et la jeune fille le présenta à son père, en disant : Permettez mon père, que je vous présente Mgr. Polding qui, depuis longtemps, désire vous connaître. C'est grâce à Lui, si j'ai pu réussir aussi bien dans ce que j'ai entrepris.

L'Evêque serra cordialement la main

de M. Benoit, en lui disant : Vous devez être bien heureux, Monsieur, d'avoir une enfant aussi bonne et surtout aussi dévouée : Puis, il lui raconta tout le trouble qu'elle s'était donné, pour lui procurer, à son arrivée, tout le confort possible.

Puis, vint ensuite la pauvre Emilie, qui s'avança à son tour vers M. Benoit, qui lui dit ! Ah ! je m'attendais à cela de toi, je savais que tu n'abandonnerais pas ta maîtresse.

—C'est assez d'émotions, dit alors la sœur hospitalière, il faut que le malade repose un peu. Tous quittèrent la chambre, seule la Sœur resta près du malade qui, bientôt, reposa tranquillement.

Léa profita de ce moment pour sortir, et se dirigea vers l'hôpital, où tous les déportés avaient été conduits, en attendant que l'on désigna à chacun sa demeure et son emploi. Elle vit bientôt Albert qui parlait au gouverneur. Il la reconnut de suite, et il courut au-devant d'elle.

—Léa, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion, mon cœur ne me trompait pas, lorsqu'il me disait d'espérer,

que je vous reverrais encore. Mieux vaut mille fois l'exil, maintenant, mais laissez-moi demander votre pardon pour.....

—Chut ! reprit Léa, ne parlez pas ainsi, je sais tout ce que vous avez fait pour mon père, c'est à moi de vous remercier....

En entendant cette voix aimée, qui depuis si longtemps n'avait pas résonné à son oreille, Albert sembla sortir d'un long sommeil. Il oublia toutes ses souffrances pour ne penser qu'au bonheur présent.

—Léa, continua-t-il, le gouverneur vient de me dire que je te dois la faveur d'être attaché à son service, que ferai-je pour te remercier autant que tu le mérites.

—Assez, dit la jeune fille, je n'ai fait là que mon devoir, car ne devais-je pas m'intéresser au sort de celui à qui..... .....elle n'acheva pas et se retira en courant.

Albert l'avait comprise, il venait de voir qu'il était encore aimé.

VIII

L'amour après le dévouement

Dès que M. Benoit fut revenu à la santé, et qu'il fut assez fort pour sortir, Léa lui proposa de quitter sa chambre.

—Et où irons-nous, demanda-t-il ?

—Chez nous, en Canada, à Saint-Denis dit la joyeuse enfant.

Le père sourit et il se laissa conduire. On arriva bientôt près d'une jolie habitation, située à quelques pas seulement de la maison du gouverneur.

— Que c'est joli, ici, dit le père, à la vue du charmant paysage qui s'offrit à lui !

—Cette demeure sera la vôtre, dit Léa, en souriant.

—Que veux-tu dire ?

—Que cette maison est à vous, c'est moi-même qui l'ai acheté pour vous.

—Mais comment as-tu pu acheter cette maison ?

—C'est qu'étant allée me jeter aux pieds du gouverneur, lors de son voyage à Montréal, je lui demandai grâce pour vous. Ne pouvant consentir à ma demande, il obtint du moins qu'on me

laissât notre fortune, que j'ai emportée ici. Grâce à sa bonté, nous serons du moins à l'abri de la misère.

Tout en parlant, on arriva bientôt à la maison. C'était un endroit délicieux. Devant la maison coulait un ruisseau limpide et partout de beaux arbres à l'épais feuillage offraient un abri sûr contre les rayons trop ardents du soleil.

On entra, et quelle ne fut pas la surprise de M. Benoit en reconnaissant dans chaque chambre, les mêmes meubles que dans sa chambre de Saint-Denis. A cette vue, M. Benoit, ivre de joie, s'écria : Noble enfant, je vois que tu as tout fait pour adoucir notre exil. Tu avais bien raison, nous sommes réellement en Canada. Mais, demanda-t il, en montrant une petite maisonnette située à côté, qui demeure là ?

—Albert, dit Léa, en essayant à deviner quel effet produirait sa réponse.

—Ah ! c'est lui, dit M. Benoit, nous aurons beau à le visiter alors..

A ces paroles, Léa sauta au cou de son père, tous deux s'étaient compris..

....

On se fit bientôt à la nouvelle patrie.

M. Benoit, complètement guéri, se mit à travailler la terre et il devint bientôt propriétaire de grands champs en culture qui lui rapportèrent de gros revenus. Mgr. Polding venait souvent visiter la famille, qu'il aimait beaucoup. Le bonheur revenait peu à peu. Seule, Léa, restait triste et rêveuse. Depuis le premier jour, son père avait deviné les causes de cette mélancolie, et il résolut un beau jour d'y mettre fin.

Un matin, qu'il faisait bien beau, il proposa à Léa une promenade dans la campagne. Elle accepta de suite, et tous deux partirent. On fut quelque temps sans parler, ce fut M. Benoit qui engagea la conversation.

—Ma chère enfant, lui dit-il, je remarque, depuis notre arrivée, que tu es plongée dans une mélancolie qui m'effraie. Je le sais, il manque quelque chose à ton bonheur.

—Que voulez-vous dire mon père, je n'ai d'autre bonheur que de vous voir heureux.

—Très-bien, enfant, mais tu ne peux me tromper ; tu aimes ton père, oui, mais n'aimes-tu que lui ?

—La jeune fille rougit, et ne répondit pas....M. Benoit continua :

—Tu as donné trop de preuves de dévouement pour que je sois plus longtemps un obstacle à ton bonheur.

—Eh bien, oui, je l'aime mon père, mais je ne veux qu'obéir à votre volonté, dussé-je sacrifier mon propre bonheur.

—Et si c'est ma volonté que tu le maries, enfant,—je reconnais mes torts ; je lui dois d'avoir été mis en liberté, une fois, je dois aller de suite l'en remercier.

Tous deux se dirigèrent vers la demeure d'Albert, qui était assis sous un arbre occupé à lire. Il se leva à leur approche, et M. Benoit lui tendit les bras, en lui disant : Pardonnez tout, Albert, c'est moi qui suis le seul coupable. Oublions le passé, soyez mon ami, Albert, soyez mon fils.

Albert se jeta dans ses bras, en s'écriant : Ah ! merci, Monsieur, merci, ma seule crainte était de mourir sans être pardonné. Dieu m'a exaucé, je l'en remercierai chaque jour. Je chéris mon exil, maintenant que je sais avoir recon-

quis votre amitié et celle de Mlle Benoit...

—Que vous n'avez jamais perdue, dit Léa, en s'avançant à son tour.

—Merci, dit Albert, en versant des larmes de bonheur.

Je dois, reprit M. Benoit, couronner dignement ce jour. Puis, prenant la main de Léa et celle d'Albert, il dit :—Vous vous aimez depuis longtemps, enfants, soyez mes deux enfants, je vous fiancie ; à vous deux de fixer l'époque de votre mariage.

Albert reçut sa fiancée, rougissante de bonheur, dans ses bras, et il déposa sur son front candide un baiser brûlant d'amour.

Epilogue,

M. Clermont, dont la femme était morte quelques jours avant son départ, profita de la circonstance pour demander la main d'Emilie, qui accepta de suite. Les deux mariages furent bénis avec pompe par Mgr. Polding, qui, lui aussi, avait voulu prendre part au bonheur général. C'était un beau jour du mois de juin, et

la nature semblait partager le bonheur des fiancés. Le Gouverneur honora de sa présence le mariage d'Albert, devenu son secrétaire. On vécut avec bonheur et, dois-je le dire, jamais on ne regretta le Canada.

Après quelques années, il leur fut permis de retourner au pays, mais on ne songea nullement à profiter de cette permission. M. Benoit mourut en 1859, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, qui pleurèrent longtemps sa perte.

Il y a dix ans, à peine, M. et Mme. Colson venaient visiter leur ancienne patrie, mais après y avoir fait un court séjour, ils s'en retournèrent à Sydney, où ils vivent encore dans le plus grand bonheur, entourés de quatre beaux enfants, à qui ils racontent souvent les épreuves qu'ils eurent à subir pour obéir aux devoirs de l'amour et de la patrie.

LE
Temoignage de la Morte

PROLOGUE

En 1793, époque terrible où le meurtre fut proclamé loi, plusieurs familles de la haute noblesse prirent le chemin de l'exil à temps pour échapper au couteau du philantrope docteur Guillotin. Parmi ces heureux se trouva le vicomte de Sénange qui, décrété de l'arrestation, put passer avec sa famille en Allemagne.

Il alla se fixer près de Hambourg, dans un vieux château qu'il fit restaurer et mettre à neuf. Ce château, situé à une lieue de la ville, était entièrement isolé, à un demi-mille des ruines d'une ancienne abbaye.

La famille de M. de Sénange se composait de sa femme et d'Emilie de Sénange, leur seul enfant, qui venait d'atteindre sa seizième année.

Les premiers jours de l'exil, tristes

partout, furent affreux au château. On s'accommoda cependant peu à peu à la nouvelle patrie. Emilie de Sénange, image frappante de sa mère, faisait le bonheur de ses parents.

Aimable et jolie, Emilie était une de ces beautés qui atteignent parfois la perfection. Ses cheveux noirs encadraient un visage du plus pur ovale. De grands yeux nous laissaient lire la candeur et l'innocence de la noble enfant. Sa bouche, qui souriait toujours, attestait que la jeune fille était étrangère aux soucis.

La beauté d'Emilie attira l'attention de tous les jeunes aristocrates de la ville. Le nouveau château de Sénange devint bientôt le rendez-vous de la noblesse de Hambourg.

Plusieurs jeunes gens de haute distinction firent la cour à Emilie. Parmi eux se trouva un jeune homme d'illustre famille, mais qui avait dépensé tout son patrimoine au jeu et dans une vie de dissipation. Il ne lui restait plus que son palais, qui même, n'était pas à l'abri de l'hypothèque. Sachant le vicomte riche, il résolut de demander la main d'Emilie.

Celle-ci le préférait à tout autre, et quelques paroles qu'elle laissa échapper lui donnèrent à entendre qu'il n'espérait pas en vain. Il se décida.

Le vicomte de Sénange adorait sa fille ; mais il était peu propre à préserver la jeunesse de cette enfant contre de fatales entraînements, il ne connaissait pas le cœur humain. Lui, loyal et honnête, croyait tous les hommes loyaux et honnêtes. Il ignorait que souvent de séduisants dehors ne servent qu'à voiler une honteuse perversité de cœur. Bien que Georges fut connu pour un débauché et un impie, il ne se trouva personne, cependant, pour mettre Emilie en garde contre ce fatal amour qu'elle avait conçu pour lui. Le vicomte, fasciné par les belles manières et les paroles hypocrites de M. de Rombalch, se laissa facilement tromper, et il consentit à cette union.

I

Le mariage, fixé à un mois, eut lieu à Hambourg. La fête fut fort belle. Le soir, un grand nombre d'invités se pressaient au château de Sénange et faisaient

mille bons souhaits aux époux. Le bal se prolongea très avant dans la nuit. Le lendemain, Georges conduisit sa jenne épouse dans sa demeure.

Les premiers temps de cette union parurent assez heureux. Georges et sa femme ne se quittaient pas. Néanmoins, un nuage de tristesse voilait parfois le visage jusqu'alors si souriant d'Emilie. Un chagrin secret la trahissait, et souvent une larme silencieuse laissait voir une douleur secrète.

Quelques jours après son mariage, elle s'était aperçue qu'elle avait été trompée et que son mari ne l'aimait pas. Elle voyait maintenant Georges sous son vrai jour. Impie autant que débauché, il ne rougit pas de tourner en ridicule la piété d'Emilie. Elle essaya, mais en vain, à combattre les préjugés de Georges.

Un jour qu'elle aborda franchement la question, il la repoussa durement en disant : " Laisse-moi, hypocrite, ne viens plus me faire de semblables remontrances. " La jeune épouse, blessée au cœur, s'enfuit en pleurant dans sa chambre et n'en sortit plus de la journée. La malheureuse enfant était loin de deviner

alors quelles effrayantes épreuves elle aurait à subir.

Dès cet instant, le bonheur s'envola loin d'elle. Georges commença par chasser tous les domestiques qui paraissaient dévoués à leur maîtresse, et les remplaça par d'autres dont il eut soin d'acheter le dévouement. Dieu veillait sur Emilie. C'est ainsi que celui même sur qui comptait le plus Georges, un vieux serviteur de son père, nommé Paul Savah, resta tout dévoué à sa maîtresse. Il sut cependant dissimuler et gagner adroitement la confiance de Georges.

Six mois après ce mariage, une maladie qui sévissait alors, enleva d'un seul coup, à Emilie, son père et sa mère, les deux seuls protecteurs qui lui restaient. Avant de mourir, M. de Sénange fit venir Georges, et là, en présence d'Emilie et d'un prêtre, il lui parla ainsi : « Georges, vous le voyez, je n'ai que peu de temps à vivre, encore un instant et vous resterez, ici, seul protecteur de mon Emilie. Je vous laisse ma fortune, je vous laisse mon nom ; jurez, Georges, que toujours vous travaillerez à faire le

bonheur de mon enfant et à soutenir l'honneur de ma maison. "

Georges, qui avait réussi à faire couler des larmes mensongères, jura tout ce que demanda le mourant. Emilie, malgré son chagrin, crut en la sincérité de ce serment et l'avenir lui parut moins sombre.

Une heure après, M. de Sénange rendait le dernier soupir en bénissant ses deux enfants. Ses funérailles eurent lieu le lendemain.

Immédiatement après, Georges revint au château, et sans daigner voir son épouse, alla se renfermer dans sa chambre. Il s'abandonna à la joie que lui causait cette mort. Enfin, se dit-il, me voilà possédant la fortune encore une fois. A moi d'agir maintenant, et de me débarrasser d'une femme qui n'est plus qu'un obstacle à mon bonheur.

II

Quelques mois se passèrent, Georges se montra tendre et affectueux pour donner le change à son épouse sur ses projets infâmes. Il réussit, cette fois encore à tromper Emilie, qui crut enfin

avoir conquis le cœur de Georges. Elle priait chaque jour pour sa conversion, car, disait-elle, il ne manquait plus que cela pour compléter son bonheur. Dès qu'elle quittait Georges, ce monstre ne craignait pas de rire de la crédulité de sa femme. " Va, s'écriait-il alors, jouis bien du peu de bonheur que je te donne ; tu n'as pas longtemps à le goûter. " Son idée fixe était de briser le joug conjugal. Il pensa d'abord aux moyens. Un instant il se décida à s'enfuir et à laisser sa femme sans ressources, mais il trouva ce moyen peu expéditif, et cet homme endurci ne recula pas devant l'idée d'assassiner celle à qui, par deux fois, il avait juré fidélité.

Un jour qu'Emilie était allée chez une amie à Hambourg, Georges, seul dans sa chambre, sonna et appela Paul, qui monta tout de suite.

—Monsieur m'a fait mander ? dit Paul en entrant.

—Oui, Paul, tu vas aller de suite en ville chercher le Dr. Giardo et l'amener ici.

—Très-bien, monsieur, dit Paul, en s'inclinant, et il sortit.

En revenant avec le docteur, Paul se fit une drôle de réflexion : pourquoi donc se demandait-il, mon maître fait mander ce médecin ? Personne n'est malade, et ce Giardo ne jouit pas d'une bien bonne réputation. Il y a là-dessous un mystère qu'il me faut approfondir.

Arrivé au château, il introduisit M. Giardo auprès de son maître, qui lui dit : " Retire-toi, Paul, et vois à ce que personne ue vienne nous déranger." Paul obéit.

Sitôt qu'ils furent seuls, Georges ferma les portes au verrou et revint s'asseoir près du médecin resté debout.

" Vous ignorez, peut-être, pourquoi je vous ai fait mander ? "

—C'est que madame ou monsieur pourrait être indisposé.

—Non, docteur, c'est pour autre chose. Notre ancienne amitié m'a mis à même de savoir que bien, que très-ambitieux, vous n'avez réussi qu'à demi à acquérir la fortune. Il n'en a pas dépendu de vous, car je sais votre zèle ; je sais que moyennant 25,000 thalers, vous avez adroitement expédié.....

—Que dites-vous ? s'écria le docteur en pâlissant.

—Rassurez-vous, monsieur, je ne veux point vous perdre ; je sais donc que, de complicité avec mon ex-ami Jules de Navarro, vous avez empoisonné Félicie d'Astora, son épouse.

—Calomnie, monsieur !

—Au contraire, c'est au plus de la médisance. Prenez et lisez, monsieur ; ce papier me fut confié par de Navarro lui-même ; lisez, monsieur.

Le docteur le prit, et à peine avait-il regardé, qu'il pâlit encore davantage et tomba sur une chaise qui heureusement se trouvait près de lui.

Georges garda quelque temps le silence, puis regardant le docteur : " Vous n'avez rien à craindre, monsieur ; car, loin de vouloir vous inquiéter, je viens vous faire de nouvelles propositions.

—Quelles sont ces propositions ? répondit le docteur Giardo, qui se voyait maintenant pieds et poings liés à la discrétion de Georges.

—Vous ferez pour moi ce que vous avez fait pour Navarro, seulement vous recevrez le double de la somme. Vous

me préparerez un poison des plus violents que je glisserai dans du vin.

Est-ce convenu ? voici le pacte, signez."

Pour toute réponse, le docteur prit le papier et le signa sans même le regarder.

A peine avait-il fini qu'un bruit de pas se fit entendre dans l'appartement voisin.

" Perdus s'écrièrent ensemble Georges et le docteur, qui s'élancèrent vers la chambre d'où venait le bruit : la chambre était vide.

" C'est le vent dit Georges encore ému...

—Oui, répondit le docteur, et tous deux retournèrent dans le cabinet. Un instant après, le docteur quittait Georges, lui recommandant de venir lui-même ou d'envoyer son plus fidèle serviteur chercher le poison. Georges appela Paul, en qui reposait toute sa confiance. " Va, lui dit-il, chez le docteur Giardo, qui te remettra une potion pour moi."

III

Quelques heures après, Paul se dirigeait vers la ville ; il marchait la tête basse et heurtait à tout moment les passants. C'est que Paul réfléchissait. " Infâme coquin, se disait-il en lui-même, tu veux ajouter l'assassinat, il ne manquait plus que ce diamant à ta couronne ; oui, j'y consens, tu seras assassin, mais elle ne mourra pas ; Dieu m'a mis ici pour empêcher un crime, à moi de remplir ma mission."

Arrivé chez le docteur, celui-ci lui donna une petite fiole, en disant : " Que ton maître prenne de ce liquide toutes les heures. Paul retourna de suite au château ; il recommença son monologue ; " Ah ! tu crois me tromper, toi aussi, mais je connais tout, tu ne perds rien pour attendre. "

Paul s'arrêta chez un pharmacien, acheta une bouteille semblable à celle que lui avait donnée le docteur, puis il y fit mettre un puissant narcotique qui existait alors.

De retour au château, il donna cette

dernière bouteille à Georges, et garda celle contenant le poison.

—Que t'a dit le docteur ? demanda Georges.

—Il m'a chargé de vous dire de prendre de ce liquide d'heure en heure.

Vers les huit heures du même soir, Emilie revint au château. Georges, se montrant affectueux, alla au devant d'elle, en ne craignant pas, le misérable, de lui donner le baiser de Judas.

—Je suis bien fatiguée, dit Emilie ; tu me permettras bien d'aller prendre quelque repos.

—Tu prendras au moins un verre de vin avec moi avant de te mettre au lit.

—Oh ! sans doute, Georges, je prendrai du muscat.

—Et moi du bordeaux, dit son mari, en apportant deux bouteilles. Puis versant le vin, il passa le verre empoisonné à Emilie, qui le vida d'un seul trait, puis elle gagna sa chambre ; Georges en fit autant, alla se coucher comme si de rien n'était.

Paul dans sa loge, veillait aussi, et assis sur son lit, il réfléchissait. Il se leva tout à coup, une idée lumineuse

venait de traverser son cerveau. " A l'œuvre, " s'écria-t-il, et il sortit de sa chambre, Il monta doucement au cabinet de Georges et alla droit à l'armoire secrète, dont il avait su découvrir le secret. Il l'ouvrit sans difficulté, un papier roula à terre, c'était le pacte. Dieu est avec moi, se dit Paul ivre de joie. " Aux ruines maintenant, " et il partit.

Il resta aux ruines près de deux heures, et en revint en souriant. " Tout est prêt maintenant ; merci, mon Dieu, merci de m'avoir donné une si belle mission."

Le lendemain matin, la femme de chambre d'Emilie alla éveiller Georges en s'écriant : " Vite, vite, monsieur, madame se meurt." Tous les domestiques accoururent à ces cris et trouvèrent Mme de Rombalch gisant à terre, le visage livide, son pouls ne battait plus, elle était morte.....

Georges se laissa aller à l'explosion d'un chagrin qui convainquit les moins crédules. Tous le plaignaient de perdre une épouse si jeune et si jolie. Le bruit se répandit partout que Mme Rombalch avait succombé à une maladie de lan-

gueur qui s'était déclaré à la mort de son père. On ne prenait pas alors les précautions d'aujourd'hui pour constater les décès. Aucun soupçon ne transpira. Georges, retiré dans sa chambre, ne voulut pas même en sortir pour manger ; il ne cessait de pleurer, ce qui contribua à faire disparaître les derniers soupçons.

Paul fut chargé de mettre Emilie dans sa tombe. C'était au premier étage ; il eut soin de congédier tout le monde sous un prétexte ou sous un autre. Une fois seul, il remplit le cercueil de lingerie et autres choses, puis il en scella le couvercle. Enlevant aussitôt Emilie dans ses bras, il sortit à la hâte ; il était temps, Emilie s'éveilla. " Que faites-vous, Paul, où vais-je ? où est Georges, Paul ? Paul !

—Silence, madame, de grâce, ou tout est perdu.

—Que voulez-vous dire, Paul ? Il ne répondit pas, il volait plutôt qu'il ne marchait.

En un instant il fut aux ruines. Il y entra en déposant son fardeau sur une large pierre, il ouvrit une trappe secrète

qui laissa voir, grâce à la lumière qui s'en échappa, un large souterrain.

—Suivez-moi, dit alors Paul.

—Mais que signifie tout cela, Paul ? Serait-ce d'après l'ordre de Georges que vous agiriez ainsi ? Ah ! non, dites non, Paul.

—Oui et non ; suivez-moi, répondit Paul. Dans un instant vous saurez tout.

Emilie, hésitant encore, Paul l'enleva de nouveau, et la descendit au caveau, referma la trappe, puis il revint à la hâte au château. La malheureuse, une fois seule, vit toute l'horreur de sa position. Elle essaya à rappeler ses souvenirs, mais en vain ; son sommeil prolongé lui avait enlevé la mémoire. Se jetant à genoux sur le roc humide : " Oh ! la mort, grand Dieu, s'écria-t-elle plutôt que cette affreuse réclusion ; " puis vaincue par la fatigue et l'émotion, elle s'endormit.

IV

Paul de retour chez son maître, s'assit près de la tombe et veilla jusqu'au matin. Son absence n'avait point été remarquée. De pompeuses funérailles

eurent lieu, et la sépulture se fit dans un caveau de famille que Georges avait fait construire près du château.

Le premier soin de Georges, les funérailles achevées, fut de faire un examen général des papiers et titres qui constituaient la plus grande partie da la fortune du comte de Sénange.

Cet examen terminé, un sourire diabolique erra sur ses lèvres. " Enfin, s'écria-t-il en un transport soudain, à moi la fortune, à moi la liberté, à demain le repentir ! "

Vers minuit, Paul sortit de sa loge et se dirigea vers les ruines de l'abbaye. Il ouvrit la trappe et descendit au caveau. Au bruit qu'il fit, Emilie s'éveilla. S'élançant vers lui :

" Pitié ! pitié ! Paul, sauvez-moi d'ici, ou tuez moi !

—Vous tuer, madame, lorsque je viens de vous sauver la vie ! Oh ! ne me parlez pas ainsi, ces paroles me font peur ; laissez-moi vous raconter les circonstances qui m'ont obligé de vous conduire ici. Vous me direz ensuite ce que je dois faire, j'exposerai ma vie pour vous obéir.

—Que veut dire ce mystère, Paul ? expliquez-vous. Sortirai-je vivante d'ici, ou dois-je y mourir ?

Ecoutez, dit Paul, qui raconta alors tout ce que l'on vient de lire, puis, montrant le pacte, il finit en disant : "Avec ce papier, on pourra de suite, faire prendre à ces deux scélérats le chemin de la potence."

"—Merci Paul, dit alors Emilie en pleurant, merci de votre dévouement. Il y a un instant, je vous accusais de complicité avec Georges, pardon, Paul ! Voyez ces larmes, ce sont celles de la reconnaissance ; pas une n'a encore coulé sur mon malheur ! "

Paul pleurait aussi. Il saisit la main d'Emilie et la baisa respectueusement. " Pardonnez ma hardiesse, madame.

Que vous êtes bon, Paul ! Soyez assuré que vous serez récompensé par ce Dieu qui, s'il sait punir les coupables, sait aussi récompenser les bons.

—Madame, je n'ai fait que mon devoir, n'attachez pas plus d'importance à cet acte. J'irai demain à Hambourg dénoncer les coupables, qui recevront alors un châtiment bien mérité, puis vous

pourrez alors retourner sans crainte au château.

—Non, Paul, je ne peux me décider à envoyer à l'échafaud celui que Dieu a bien voulu me donner pour époux. Peut-être le repentir entrera-t-il dans ce cœur endurci, et Dieu nous saura gré de lui avoir gagné une âme.

—C'est la mort que vous choisissez alors.

Non, Paul, c'est une vie d'expiation.

—C'est bien vrai, madame. Dieu, voyant cet homme trop lâche pour expier ses crimes, à choisi en vous la victime expiatoire.

—Ne parlez-pas ainsi, Paul. Dieu est juste, ce qu'il fait est bien fait.

Paul secoua la tête d'un air de doute ; il ne paraissait pas partager l'opinion d'Emilie.

—" Alors, vous décidez....dit-il.

—D'aller me réfugier au monastère de Hambourg et d'y rester là inconnue et oubliée de tout le monde. Tu viendras la nuit prochaine, je marcherai jusqu'à la ville, je demeurerai au couvent et tu viendras de temps en temps m'apporter des nouvelles de mon époux.

—Ne donnez pas ce nom à votre bourreau madame, dit Paul en sortant. " Scélérats, se dit Paul en cheminant, j'obéirai ; mais vous ne perdez rien pour attendre ; vous n'en danserez que mieux au bout de la corde : seulement, j'aurai le plaisir de la tresser moi-même."

La nuit suivante, une voiture se dirigeant vers Hambourg entra bientôt dans la ville et s'arrêta au monastère. Une femme voilée y entra en disant :—" Au revoir, Paul, viens souvent me voir . "

V

Quatre mois se passèrent. Chaque semaine, Paul allait visiter Emilie et lui racontait tout ce qui se passait au château. Cette dernière, bien que résignée à son sort, se laissait quelquefois aller au découragement.

" Si jeune, s'écriait-elle alors, et déjà si malheureuse ! Retranchée du nombre des vivants, il me faudra peut-être mourir ici méconnue de tous ; " mais, se jetant aussitôt aux pieds du crucifix, elle puisait là un nouveau courage.

—" Jésus, crucifié pour nos péchés,

disait-elle, tu as souffert la mort : prends ma vie, accepte mon sacrifice, mais convertis-le ; qu'il meure pénitent après avoir vécu pécheur. "

Elle se fit peu à peu à la vie monastique et promit d'y entrer si Dieu touchait le cœur de son époux.

Pendant que la victime priait ainsi chaque jour pour son bourreau, lui, Georges de Rombalch, avait déjà oublié son crime, et son cœur s'endurcissait de plus en plus. Possesseur d'un million, il recommença sa vie débauchée d'autrefois. Il visita ses anciens amis et se plongea de plus en plus dans l'ornière du vice, jusqu'à ce que blâsé, fatigué, il résolut de contracter un second mariage.

Une comédienne d'une grande beauté, mais perdue comme lui, était depuis longtemps sa maîtresse ; il résolut d'en faire son épouse. Tout sentiment d'honneur avait fui de son cœur ; il ne recula pas devant cette mésalliance. Il annonça cette nouvelle à ses domestiques, qui tous s'enfuirent à l'exception de Paul, qui jugea à propos de rester.

Le mariage fut fixé au 10 juillet, et bien qu'on fût rendu au premier de ce

mois, Paul n'en avait pas encore parlé à Emilie.

Ce ne fut que le 8 au soir qu'il se décida. Il se rendit au monastère et demanda à voir sa maîtresse. Celle-ci arriva bientôt, mais en voyant Paul, elle pâlit.

—" Qu'avez-vous, Paul ? vous paraissez triste : serait-il arrivé malheur à Georges ?

—Plût à Dieu qu'il fût mort, madame.

—Qu'y a-t-il ? Parlez vite, Paul, parlez !

Il y a, madame, que si vous supportez cette dernière épreuve, moi, je ne m'en sens pas le courage et je mourrai plutôt que d'être témoin de ce dernier scandale. Il y a, madame, que dans deux jours Georges de Rombalch, veuf d'une épouse encore vivante, va épouser une femme perdue, une femme, sa maîtresse depuis trois mois.

—Oh ! l'infâme ! s'écria Emilie blessée. J'étais prête à tout, même à mourir, mais jamais je ne permettrai que la fortune et le château d'un de Sénange passe en des mains aussi souillées.

—Que dois-je faire madame ?

—Empêcher ce mariage....

—Impossible, madame...

—Alors, Emilie sortant un papier : " Prenez, Paul, dit-elle en pleurant, c'est le pacte. La mémoire de mon père est outragée, je ne consentirai pas à cela. Allez et agissez. "

Paul saisit le papier et s'élança dans l'escalier.

—Emilie le rappela....il n'écouta pas. Déjà elle regrettait d'avoir consenti à perdre son époux. " Il est perdu ! dit-elle. Ah ! malheureuse, qu'ai-je fait ? "

Elle courut à la porte, Paul était déjà loin. Il alla à une petite auberge et résolut de ne plus retourner au château.

Le 9 au matin, Georges sonna et appela Paul. Un autre domestique apparut.

—Où est Paul ? demanda Georges.

—Il est parti depuis hier, monsieur, et il a laissé en partant cette lettre pour vous.

Georges la prit et l'ouvrit :

" *Monsieur*,

" Merci de vos bontés pour moi ; je d is quitter aujourd'hui votre service,

pour une raison que vous connaîtrez plus tard.

" PAUL. "

Cette lettre intrigua Georges, qui ne pouvait rien comprendre à ce départ subit de son fidèle serviteur. " C'est sans doute mon mariage qui l'effraie lui aussi. "

Le lendemain, une voiture attelée de deux chevaux attendait Georges, qui y prit place.

Les chevaux, partis au galop, arrivèrent bientôt à la maison de sa fiancée, depuis longtemps épouse.

Elle vint à sa rencontre. " Je ne suis pas encore prête, dit-elle, dans un instant je le serai. " Elle remonta, Georges la suivit.

A peine étaient-ils montés qu'on frappa aussitôt à la porte, qui s'ouvrit d'elle même. Deux gendarmes entrèrent. L'un d'eux, s'avançant vers Georges, lui dit : M. de Rombalch, suivez-nous, nous avons ordre de vous conduire devant le chef de police.

—Que veut dire ceci ? s'écria Anna Robac, en pleurant.

—Console-toi, ma chère, répondit Georges, qui avait pâli un instant, ce n'est rien ; quelques envieux de mon bonheur ont voulu me jouer ce mauvais tour ; puis s'adressant aux gendarmes : " Je suis prêt, messieurs, marchons." Chemin faisant, Georges demanda aux gendarmes les motifs de son arrestation.

—Nous ne savons, répondirent-ils, et Georges eut beau questionner, il ne put en tirer une autre réponse.

On arriva bientôt à la police ; on le fit entrer dans la salle où l'attendait le magistrat.

Georges, à cette vue, faillit s'évanouir et alla s'asseoir.

Le magistrat, prenant alors la parole, lui dit :

" Georges de Rombalch, vous êtes accusé d'avoir empoisonné Emilie de Sénange, votre épouse, en mêlant du poison à du vin que vous lui avez fait boire.

Georges resta atterré en entendant ces paroles, mais se remettant aussitôt, il résolut de payer d'audace.

—" Mensonge ! s'écria-t-il d'une voix étouffée, calomnie ! Qu'on prouve cette

odieuse accusation ; j'en appellerai au Dr. Giardo, qui, appelé à soigner ma femme, prouvera que mon épouse est morte d'une maladie de langueur.

—Le Dr. Giardo, votre complice, aura son procès avec vous ; vous aurez en conséquence à chercher de meilleurs témoins, répondit le magistrat d'un ton ironique.

Ces paroles accablèrent Georges, qui, pâle et défait, ajouta à demi voix : "Paul a volé le pacte."

Le procès eut lieu un mois après. La salle d'audience était remplie de spectateurs, venus de tous côtés pour voir les auteurs d'un drame aussi tragique. Les deux prisonniers entrèrent précédés et suivis de quatre gendarmes. Un grand silence se fit. On procéda.

On lut d'abord l'acte d'accusation, puis on demanda aux prisonniers s'ils niaient ou affirmaient cette accusation.

Georges se leva alors et protesta de son innocence. " Nous sommes, dit-il, le docteur et moi, victimes de quelques trames ourdies par nos ennemis. "

Pour toute réponse le préfet lut à haute voix le pacte conçu en ces termes :

" Convenu que, moyennant, 100,000 francs, j'administrerai à Emilie de Sénange, épouse de Georges de Rombalch, un violent poison, qui devra faire son effet en trois heures. "

(Signé)

" Dr. Giardo. "

Le docteur pâlit à son tour, mais Georges avait sans doute prévu le coup, car il se leva et dit au préfet :

" En quoi ce papier prouve-t-il que je suis de complicité avec le docteur ?

—Nous aurons d'autres preuves, dit le préfet.

—Appelez la morte en témoignage ! s'écria Georges d'un ton sarcastique.

—La mort ne parle pas, dit le préfet.

—Alors ?

—Les vivants parleront, dit en entrant une femme.

—La morte ! s'écrièrent les prisonniers en tombant évanouis.

Le juge laissa passer ce premier moment d'émotion ; tous les spectateurs versaient des larmes à la vue de cette femme qui, évanouie elle-même, était tombée dans les bras du fidèle Paul.

Ce ne fut qu'une heure après que le président, prenant la parole, demanda à Emilie de raconter les faits. Paul interrogé ensuite, raconta tout et finit en disant : " Un jour, mon maître m'envoya chercher le docteur Giardo ; au retour, il me prit fantaisie de savoir l'objet de cette visite. Je me cachai dans la chambre voisine, où j'en entendis assez pour empêcher un crime. "

Les deux prisonniers, abattus, ne purent plus proférer un seul mot Trouvés coupables, ils furent condamnés à subir la peine capitale.

ÉPILOGUE.

Un mois après eut lieu l'exécution. Georges et le docteur Giardo avaient confessé leurs crimes à un digne prêtre, qui ne voulut pas les abandonner au dernier moment.

Une voiture cellulaire roula vers la place publique, où l'on avait dressé l'échafaud. Le soleil venait de se lever et déjà il éclairait une foule immense accourue de toutes parts pour assister à cette double exécution. Un piquet de

soldats entourait l'échafaud, au haut duquel se balançaient les deux cordes funèbres.

Le bourreau était là, accompagné de deux aides. Avant de monter les degrés de l'échafaud, les deux prisonniers s'agenouillèrent pour recevoir une dernière bénédiction, et baisèrent avec amour l'image du Dieu crucifié, qui du haut du ciel avait pardonné à leurs crimes. Tous deux montèrent fermement, le bourreau fixa la corde à leur cou, fit jour le ressort fatal, et les deux criminels furent lancés dans l'éternité.

La comtesse accomplit son vœu à la lettre. Elle donna le château de Sénange à Paul, et lui assura un revenu considérable.

Avec le reste de sa fortune, elle fit bâtir un monastère sur les ruines mêmes de la vieille abbaye où elle avait trouvé un refuge. Elle mourut dix ans après, aimée et regrettée de soixante religieuses qui avaient répondu à son appel.

L'ENFANT DU BON DIEU

I

PAR une froide soirée de novembre, je me rendais à Montmagny, lorsqu'arrivé à B...., une tempête affreuse m'obligea à y passer la nuit. Je frappai à la première maison qui s'offrit. Ce fut d'abord, un effroyable caniche qui me répondit d'un ton peu rassurant ; mais la voix puissante de son maître le rappela au devoir, et j'entendis le tradi-
nel : Qui est-là ?

—C'est moi, répondis-je, un pauvre voyageur, qui, surpris par la tempête, voudrait, en payant, avoir un abri pour lui et son cheval.

— Très bien, répondit mon homme d'une voix rassurée ; la porte s'ouvrit et j'entrai.

Un bon feu pétillait dans l'âtre, je m'en approchai pour faire sécher un peu mes habits que l'humidité avait traverpés. Pendant ce temps mon hôte alla dételer mon cheval et le conduisit à l'é-

curie. De retour au bout de quelques minutes, il vint s'asseoir près de moi. Bientôt s'engagea la conversation, que j'animai davantage en mettant sur la table une bouteille de cognac que j'avais eu le soin d'emporter. On vida quelques verres et mon hôte devint de plus en plus parleur. Une dernière rasade en fit un conteur, et c'est alors qu'il me raconta cette histoire, que je livre au lecteur sans en rien changer. Elle m'a paru très-intéressante, j'espère qu'on partagera mon avis.

C'était en septembre, il pleuvait, il ventait, une nuit d'orage comme ce soir. J'étais alors gardien d'un chantier situé près de la rivière St. Charles. Je m'étais construit, sur le bout du quai, un petit abri qui me garantissait à demi contre la fureur de la tempête. J'étais là blotti dans ma cachette, lorsque j'entendis tout-à-coup des cris de désespoir. Je sortis à la hâte, et j'aperçus près de moi une jeune femme, vêtue de noir et portant dans ses bras un jeune enfant enveloppé d'un vieux manteau. Je me rejetai en arrière de façon à ne point être vu, et j'écoutai. Elle balançait l'enfant

au-dessus des flots, en disant d'une voix entrecoupée par les sanglots :

"Georges, infâme Georges, tu t'es parjuré, tu m'as abandonnée après m'avoir perdue ; que cette preuve de mon déshonneur disparaisse, et que ce dernier crime retombe sur ta tête.." Puis elle jeta l'enfant à la mer.

Je sautai de suite à l'eau et je pus en retirer l'enfant à temps, car il donnait encore signe de vie. La jeune femme était tombée évanouie sur le sol humide.

Je plaçai l'enfant en mon gîte et j'allai au secours de la jeune femme. Elle reprit bientôt ses sens, et jetant sur moi un regard désespéré : " Monsieur, s'écria t-elle, je suis une misérable ! soyez sans pitié, tuez-moi à la place de cet enfant que vous venez de sauver ! "

—Non, répondis-je, si j'ai pu empêcher ce crime, ce n'est pas pour me rendre coupable d'un autre. Suivez-moi, je vous reconduirai chez vous.

Quant à votre enfant, je m'en charge, je l'ai sauvé il m'appartient.

—" Mais vous me dénoncerez, je serai jugée et condamnée, pourquoi ne pas m'épargner au moins ce dernier déshon-

neur. Je suis coupable, la justice de Dieu et la justice des hommes demandent vengeance. Ah ! tuez-moi, ne m'épargnez pas !" et, ce disant, elle s'élança comme pour se jeter à l'eau. Je l'arrêtai et l'attirant vers moi, je lui dis :

" Ne craignez rien, madame, Dieu a été le seul témoin de cet événement, personne autre ne pénètrera votre secret, je jure de le garder toute ma vie.

—Que vous êtes bon, monsieur, dit la jeune femme rassurée, donnez-moi mon enfant que je l'embrasse une dernière fois avant de l'abandonner, peut-être pour toujours.

—Non, répondis-je, cet enfant restera chez moi, vous viendrez le voir quand vous voudrez.

Je plaçai l'enfant sur mon bras droit et donnant l'autre à la jeune femme, je la conduisis chez elle. En cheminant, elle me raconta que, trompée par un jeune homme, elle s'était donnée à lui, qu'il l'avait ensuite abandonnée pour aller demeurer à Montréal. Elle lui avait écrit lettres sur lettres, toutes restèrent infructueuses. Découragée de ce

cruel abandon, elle s'était enfin décidée à avoir recours au crime pour mieux cacher sa honte.

Les larmes s'échappèrent de mes yeux à ce récit. J'arrivai bientôt chez elle et je la quittai.

Je revins chez moi, en emportant mon précieux fardeau. Je n'étais pas bien riche, monsieur, et bien que j'eusse déjà cinq enfants, je n'hésitai pas à adopter ce sixième que Dieu m'envoyait. Je racontai en entrant, cette aventure à ma femme qui, pour toute réponse, prit l'enfant et l'embrassa en disant :

—Que Dieu soit béni de nous envoyer un si bel ange, ce sera l'enfant du bon Dieu. C'était une jolie petite fille blonde qui avait à peine huit jours. Au lieu d'être à charge, elle ne fut qu'un joyeux passe-temps. Toute la famille l'adorait et chacun se disputait l'enfant du bon Dieu. Sa mère vint souvent la voir, et un soir elle glissa à son cou un joli collier d'or avec un médaillon renfermant le portrait d'un jeune homme : c'était celui de son père.

Louisette (nous l'appelions ainsi), grandit très-vite, et donna, dès son jeu-

ne âge, des preuves d'une grande intelligence. Nous l'aimions tout autant que nos propres enfants, et c'est à regret qu'un jour il fallut nous en séparer. Elle venait d'atteindre sa dixième année et sa mère avait trouvé un prêtre charitable qui voulait bien se charger de son éducation. Elle entra donc aux Ursulines, et se fit bientôt remarquer par son assiduité et sa bonne conduite. Elle remporta, chaque année, les premiers prix de ses classes. Elle venait tous les ans passer ses vacances avec nous, et elle partageait avec mes autres enfants, les nombreux présents qu'elle recevait.

Elle sortit du couvent à 17 ans, et dès l'automne suivant, un jeune homme, très-riche, appartenant à une des premières familles de Québec, en faisait son épouse. Elle a toujours été heureuse et son mari n'a encore qu'à se féliciter de son choix.

Mon hôte s'interrompit et comme il ne semblait pas vouloir continuer, je lui demandai ce qu'était devenue la mère.

—La mère, poursuivit-il, est morte depuis quelques années. Le chagrin avait miné peu à peu cette faible cons-

titution, et elle mourut deux ans après que Louisette fût entrée au couvent. Avant d'expirer, elle me donna une petite cassette en disant : Si jamais vous revoyez Georges...., vous lui remettrez ces papiers, qui lui prouveront que, contrairement à lui, je lui suis restée fidèle.

Il y a dix ans, nous étions à parler de notre Louisette, qui venait de se marier, lorsque j'entendis frapper à la porte. J'ouvris, et un homme vêtu de deuil, jeune encore, entra.

—Vous êtes M. M...., me dit-il ?

—Oui, monsieur, répondis-je.

—C'est vous qui, un soir, avez sauvé Louisette T....et sa mère d'une mort certaine.

—Oui, monsieur. Et comment savez-vous cela ?

—Prenez et lisez.

Je pris la lettre qu'il m'offrit, elle venait de la jeune femme qui, avant de mourir, avait écrit une dernière lettre à Georges, lui racontant ce qui s'était passé, et lui demandant, en finissant, d'essayer à récompenser ce dévouement.

Lorsque j'eus fini de lire, il reprit la lettre en me disant :

Ce Georges T....,monsieur, c'est moi. J'ai été bien coupable à l'égard de Justine, mais j'ai dû obéir à des parents aveugles qui s'opposèrent constamment à mon union avec celle que je n'ai cessé un seul instant d'aimer. Je suis libre aujourd'hui, et je veux réparer mes torts en me rendant à ses dernières volontés.

Voici pour vous....et il me donna une enveloppe cachetée de noir.

—Je voulus l'arrêter, mais il avait déjà disparu et je n'ai pu le revoir depuis. Cette enveloppe contenait deux traites de £300 sterling, sur un banquier de la ville. J'achetai avec cet argent ces deux terres que je possède aujourd'hui, et le sort m'a favorisé au point que je pourrai, à ma mort, laisser cette somme à chacun de mes enfants, sans en excepter l'enfant du bon Dieu.

UNE AVENTURE

AU

BRANDY-POT

Un soir qu'il faisait bien mauvais, que les trains ne marchaient pas, je descendais en voiture pour accompagner les malles. La neige tombant à gros flocons et poussée par l'affreux vent de nord, encombra les chemins au point que les chevaux ne voulurent plus avancer. Nous étions à l'Isle Verte, et il fallut nous trouver un gîte. Nous dirigeâmes nos trois voitures, non sans misère, vers une assez jolie maisonnette située à peu de distance du chemin. On frappa et comme si on semblait nous attendre ce soir là, la porte s'ouvrit presqu'aussitôt. Je demandai à loger pour la nuit, et sur la réponse affirmative de l'hôte, je m'approchai vivement du poële. On ranima le feu, et une douce chaleur me remit bientôt des fatigues du voyage.

La conversation s'engagea et elle devint bientôt très-intéressante. Je vis

que mon homme était un de ces vieux qui, bien que sans instruction, possèdent au parfait le talent de narrer. De récits en récits, il finit par me raconter celui qui suit, et qui ne manque pas complètement d'intérêt. Laissons maintenant parler le vieux :

Il y a de cela, dit-il, vingt-cinq ans. Je demeurais alors à la Rivière-du-Loup. M. H. . . .,dont j'étais le fermier, me comblait chaque jour de dons considérables. J'étais confus de tant de bontés, et je n'avais qu'une crainte, c'était de mourir sans pouvoir les lui rendre. Bien des fois, je disais à Mlle Hélène, la jeune et digne fille, qui venait chaque jour nous visiter, ah ! que ferai-je donc, ma chère petite demoiselle, pour vous rendre tout ce que je vous dois. Bah ! répondait la noble enfant, on ne sait l'avenir, peut-être en trouverez-vous l'occasion, et elle riait. Tout en riant, elle disait bien la vérité, et l'occasion que je cherchais depuis si longtemps, s'offrit dans le moment où je m'y attendais le moins.

Un capitaine Anglais, ami de M. H.., riche et joli, mais homme débauché et

adonné au vice si pernicieux de l'ivrognerie, sut, dans une visite qu'il fit à mon bienfaiteur, capter sa confiance et celle de Mlle. Hélène. Il demanda la main de celle-ci à son père, qui allait peut-être consentir, lorsque heureusement, il reçut une lettre l'informant de la conduite du capitaine. Il changea d'idée, et l'éconduisit avec toute la délicatesse possible.

Blessé de ce refus, le capitaine partit mais il jura de se venger. Un mois se passa sans que l'on entendit parler de rien. On commençait à oublier ses menaces, lorsqu'une nuit, que j'étais avec mon fils, sur la grève, attendant la marée basse pour voir à nos pêches, j'entendis tout-à-coup des cris de détresse. J'écoutai, c'étaient ceux d'une femme. " Laissez-moi, disait la voix ; oh ! pitié, de grâce, menez-moi chez mon père. ..." Cette voix me frappa, j'écoutai encore, il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien Mlle Hélène ! Au secours ! aux assassins, criait-elle toujours, mais le bruit des rames couvrit sa voix, et je n'entendis plus rien. Je me jetai à terre pour ne pas être aperçu, et bientôt une cha-

loupe filait sur le fleuve à peu de distance de notre cachette. Je n'entendis qu'un faible cri : au secours ! et la chaloupe s'éloigna. Un instant je voulus me jeter à la nage, mais à quoi bon ? La chaloupe conduite par deux marins vigoureux, glissait sur l'eau avec la vitesse de l'oiseau. Je courus à la *cabane*, pour chercher et éveiller mon fils, qui dormait. Pierre, dis-je tout bas, viens vite, suis moi. Qu'est-ce ?..demanda-t-il.

—Chut ! répondis-je, tu sauras tout, va chercher ton fusil. En un instant la chaloupe fut à l'eau, mon fils arriva et nous partîmes à force de rames. On ne voyait qu'une faible lumière, car déjà l'autre chaloupe était loin. Vois cette lumière, dis-je à mon fils, c'est celle d'une chaloupe, et cette chaloupe est celle du capitaine S.....On a enlevé Mlle. Hélène.

—Les misérables ! murmura-t-il.... Sauvons-là au prix de notre vie, répondis-je ; et nous redoublâmes d'ardeur.

—Il faut deviner leur course, et les devancer, m'écriai-je.

—Tiens, dit mon fils, ils gagnent le nord, ils vont au Brandy-Pot ; ah ! mes

coquins, nous vous tenons.....et tout en parlant ainsi, nous filions. En peu d'instants on les devança, et je les vis derrière nous. Courage, dis-je, à mon fils que je voyais faiblir, c'est Hélène, notre maîtresse, il faut la sauver.

—Oui, répondait mon fils, et ces paroles, ce nom, semblait lui donner la force d'Hercule. On passa bientôt près d'un grand navire *mouillé*, un peu en haut du *Brandy Pot.* (1) On passa inaperçu, et un quart d'heure après, j'étais sur le rivage armé de mon fusil, et suivi de mon fils. Je me dirigeai alors vers une petite maison, la seule habitation qu'il y eut alors, et qui servait d'auberge. Cette maison qui était bien connue de tous les marins, passaient bien rarement sans y arrêter. J'allai me poster près d'une croisée, et je vis deux hommes assis près d'une table. Je reconnus de suite le capitaine S.....et l'autre je le voyais pour la première fois.

—Ils réussiront, disait alors le capitaine, car Dick est un de ces hommes

(1) Le *Brandy-Pot* est une place bien connue des marins qui trouvent là un abri sûr contre les grands vents. Elle se trouve vis-à-vis la Rivière-du-Loup, à 30 lieues en bas de Québec.

qui ne manquent jamais leur coup. Pauvre H....tu as méprisé ton ami, on rira bien ! que de larmes tu verseras.....

—Le misérable, murmura mon fils, en faisant un pas en avant.

—Patience, lui dis-je, ce n'est pas encore le temps.

—Mais, continua le capitaine, en regardant à sa montre, mes loups retardent ! auraient-ils été pris au piége ? allons voir, et il sortit.

—Je m'enfonçai dans les broussailles. Ils se tenaient là, tous deux, à dix pas de moi. Je mis en joue, mais je me ravisai, je n'avais qu'un coup à tirer, et je jugeai plus à propos d'attendre.

—Les voici, s'écria le capitaine.... Et de fait on commençait à voir la chaloupe.

—Ils ont l'oiseau, dit-il, joyeusement, en se frottant les mains. A moi la partie, C....de H ! tu maudiras le jour où tu m'as refusé ta fille. Oui, ta fille sera mon esclave car je haïs trop ton nom pour en faire mon épouse, et il entra à la maison, prit un verre d'eau-de-vie et se rassit tranquillement.

Pendant ce temps, la chaloupe était

arrivée. Les deux marins attachèrent solidement la chaloupe, et l'un se dirigea vers l'auberge, l'autre resta près de l'embarcation. C'était le temps, je sortis de ma cachette et me ruant sur le matelot, d'un coup de crosse de fusil, je l'étendis à terre sans qu'il proféra une seule plainte. Détachant la chaloupe, je la poussai au large et m'éloignai en toute hâte. La jeune fille se levant à demi, s'écria : ah ! pitié, pitié, tuez moi plutôt.....

—Pas un mot, m'écriai-je, c'est moi, c'est Pierre le fermier....

—Ah ! Grand Dieu, s'écria-t-elle, seriez-vous donc du complot ?

—Non, répondis-je, presque blessé de ce soupçon ; je veux vous sauver, vous ramener à votre père.

—Ah ! pardon, Pierre, d'avoir pu soupçonner.....

—N'en parlons plus, noble enfant, vous êtes pardonnée.

Tout en parlant ainsi, nous nous éloignions du rivage, et je vis bientôt l'autre marin sortir, un fanal à la main, et suivi du capitaine.

—*By*....s'écria ce dernier, en aper-

cevant le matelot gisant à terre, le diable se serait-il mêlé de la partie ?

— *Yes*, criai-je alors, et mettant en joue, je lâchai le coup.

J'entendis un corps tomber lourdement à terre et ces seules paroles : *Poor Jack !*

On perdit le *Brandy-Pot* de vue, et deux heures après, Mlle. Hélène était chez nous.

Elle me raconta comment les matelots étaient entrés. Défonçant une fenêtre, ils l'avaient bâillonnée, et ils l'avaient portée dans leur chaloupe, placée sous le vieux pont ; elle fut dangereusement malade, mais nos bons soins la ramenèrent à la vie."

*
* *

Et, qu'est-elle devenue ? demandai-je au bonhomme qui s'était arrêté pour allumer sa pipe.

—Vous la voyez ici avec nous, continua-t-il, c'est l'épouse de mon fils ! Hélène n'a jamais voulu consentir à en épouser d'autre que mon fils. C'est à cette bonne action que je dois, outre la fortune, d'avoir une *brue* qui fait le bonheur de mes

vieux jours, celle aussi de posséder une fort belle propriété. Il y a quelques années, un jeune homme de Cacouna, nommé Alfred St. J... qui occupait alors la maison du Brandy-Pot, trouva, en creusant un puits à sa porte, deux cadavres, c'étaient ceux des deux marins, qui avaient ainsi trouvé leur juste châtiment.

SOUFFRIDA

OU LE

MALHEUR DE DEUX CŒURS

ÉPISODE DE LA VIE MEXICAINE.

Cette histoire commence à cette époque malheureuse où le Mexique marchait d'anarchies en anarchies. Ces peuplades d'origines diverses et composées à quelques exceptions près, de rebuts des pays européens, étaient devenues très-difficiles à gouverner. Epaves diverses, qu'avaient détachées les révolutions du grand navire de la société, tous, ils avaient cet instinct révolutionnaire qui mine et démolit en si peu de temps, les trônes les plus solidement assis. On foulait aux pieds les lois les plus sacrées, et le faible devait forcément obéir à la volonté tyrannique du plus fort. Ces hommes altérés de la soif du gain ne reculaient devant aucun moyen pour assouvir cette brutale passion.

Le jeu était le plus innocent de leurs passe-temps. On travaillait tout le jour à soutirer l'or des entrailles de la terre pour aller le soir, gaspiller au jeu, le fruit des pénibles labeurs de la journée.

Un jeune homme d'origine italienne, nommé Henri Pati, et forcé de fuir son pays à la suite d'une conspiration dont il était le chef, suivit le courant de l'immigration et arriva, en 1860, à Puébla, ville non moins pervertie que les autres villes du Mexique.

Libre possesseur d'une fortune considérable, jeune et sans expérience, il fut une proie facile. Il se laissa entraîner par de faux amis, qui surent habilement capter sa confiance. Conduit par eux dans ces ignobles repaires, où s'assemblaient chaque soir tous les joueurs de la ville, il lui répugna d'abord d'entrer. Mais pressé, sollicité, il s'habitua peu à peu, et favorisé en premier lieu par la fortune, il devint bientôt un des joueurs les plus hardis. Les revers ne se firent pas attendre et par un malheur inexplicable, il perdit, chaque soir, des sommes considérables. Ses pertes ne firent que l'exciter davantage, et en peu de temps,

de toute sa fortune, il ne lui resta plus un seul thaler.

Dépourvu de tous moyens d'existence, abandonné de cette foule d'amis parasites qui n'aimaient en lui que son or, le découragement s'empara de sa jeune âme. Désireux de reconquérir à tout prix une fortune perdue si promptement, il devint malhonnête. De malhonnête à voleur, il n'y a qu'un pas, Henri le franchit sans même s'en apercevoir. La pente du vice est rapide, l'infortuné enfant s'y laissa glisser plus vite encore qu'il ne le désirait. De voleur il devint bandit, et il finit par être le chef d'une troupe de brigands qui faisaient alors la terreur du pays.

Le nouveau nom de Porporo qu'il adopta, devint célèbre, et les plus braves ne le disaient qu'en tremblant. Aveuglé et entraîné par le désir d'aventures, il n'avait de pitié pour personne ; il ne respectait ni l'âge ni le sexe, tous tombaient sous ses coups s'il y voyait son intérêt.

Une nuit qu'il faisait bien noir, il se promenait auprès de sa retraite, méditant sans doute quelques nouveaux plans

d'attaque, lorsqu'il entendit tout-à-coup des cris affreux. Vite ! au secours, aux assassins ! il partit à la hâte et se dirigea vers l'endroit d'où semblaient partir les cris.

En arrivant au chemin, il aperçut, assise dans une riche berline, une jeune fille, aux prises avec quatre hommes masqués, dont l'un armé d'un long stylet cherchait en vain à l'en frapper. Le guide gisait à terre, le cœur percé d'un poignard. En apercevant cette jeune fille au regard suppliant, il tira son épée et fondit sur les agresseurs en s'écriant : Recevez, lâches, scélérats, de cette épée le châtiment que vous méritez. Deux tombèrent frappés à mort, les deux autres s'infuirent et gagnèrent la forêt.

La jeune fille, revenue de sa frayeur, se tourna vers Porporo, et lui dit d'une voix tremblante :

" Monsieur, qui que vous soyez, je dois la vie à votre généreux concours. Sans vous j'aurais infailliblement péri sous les coups de ces lâches assassins. Daignez donc accepter ma reconnaissance la plus sincère."

Porporo, immobile, n'écoutait pas, il

regardait, comme fasciné d'une si grande beauté.

Souffrida de Laurenzida, était en effet d'une beauté remarquable. Agée de dix huit ans, c'était une de ces beautés frêles et pâles qui portent empreint sur toute leur personne, le cachet aristocratique de leur naissance. En la voyant, on devinait tout ce qu'il y avait de noblesse dans la souplesse de sa taille. Ses yeux du plus beau noir, laissaient lire la plus grande énergie, mais inspiraient, en même temps, la plus grande passion.

Un instant suffit à Porporo pour scruter tous les secrets de cette beauté ; il fut longtemps sans pouvoir répondre, il croyait être l'objet d'un rêve. Pour la première fois, hélas ! il sentait battre son cœur.

Mademoiselle, dit-il enfin, je remercie l'heureux hasard qui m'a conduit ici à temps pour sauver une existence qui doit être précieuse à bien des personnes. Permettez que je remplace votre guide, car qui sait, peut-être ces lâches reviendront-ils à la charge.

J'allais vous demander moi-même cette faveur, répondit Souffrida.

Remettant alors dans le chemin, les chevaux que la frayeur en avait écartés, Henri prit place dans le Briska, aux côtés de la jeune fille, et se dirigea vers la ville.

On passa près d'une demi-heure sans parler. Ce fut Souffrida qui rompit, la première, le silence qui l'intriguait :

Monsieur, dit-elle, lorsque l'on sait devoir la vie à quelqu'un, le premier devoir de la reconnaissance est, il me semble, de savoir le nom de ce généreux sauveur.

Mademoiselle, il m'en coûte beaucoup de ne pouvoir accéder à votre demande, et de ne pas satisfaire une curiosité dictée par la reconnaissance, mais j'ai jusqu'ici tenu mon nom caché, pour une raison qui m'est personnelle, pardonnez si, cette fois encore, je ne puis dévier à cette règle.

Je n'insisterai pas, car j'aime à respecter le mystère dont vous vous plaisez à entourer votre existence. Seulement, j'aurais aimé à le savoir, car un cœur aussi noble doit cacher un nom, non moins noble.

Hélas! murmura tout bas Porporo.... puis haut: Il m'en coûte beaucoup de ne pas me rendre à votre désir, mais pardonnez à ce caprice de jeune homme. Vous semblez, d'ailleurs, attacher trop d'importance au léger service que j'ai pu vous rendre. J'ai fait là ce que tout homme d'honneur eût fait à ma place, en protégeant la faiblesse contre la force brutale. Si vous croyez cette action digne de votre souvenir, rien que cette idée m'est déjà une trop grande récompense.

N'essayez pas à atténuer le noble dévouement dont vous venez de faire preuve. Avec quel plaisir je mêlerais votre nom à ma prière de chaque jour, si je pouvais au moins le savoir.

Merci, Mademoiselle, de bien vouloir penser à moi dans votre prière. Moi pauvre orphelin, jeté au hasard sur cette terre d'exil, je n'ai joué encore que de malheur. Mais je me sens renaître au bonheur, à l'idée que la noble fille de Monsieur de Laurenzida veut penser un instant à moi.

—Vous savez mon nom Monsieur....

—Oui, Mademoiselle, depuis long-

temps j'ai su apprécier les nobles qualités de votre père.

—Oh! alors, je saurai le vôtre.... Puis secouant tristement la tête, elle regarda Porporo. Leurs regards se rencontrèrent rien qu'un instant, mais de cette rencontre jaillit la première étincelle de l'amour.

On aime si vite à dix-huit ans.

Ces deux jeunes cœurs qu'un heureux ou malheureux hasard avait fait rencontrer, qui ne venaient que de se connaître, se sentaient faits l'un pour l'autre. Tous deux redoutaient le moment de la séparation, qui n'arriva que trop tôt. La ville s'offrant à leurs regards, Porporo songea à quitter Souffrida. Vous voici, dit-il, en sûreté à quelques pas seulement de la ville, une affaire pressante m'appelle ailleurs, il faut que je vous quitte.

—Mais, dit Souffrida, vous devriez au moins venir recevoir les remerciements de mon père.

—Je n'en ai pas le temps. Et ce disant, il sauta de la voiture à terre.

Souffrida lui présenta la main en disant :—Au revoir.

—Adieu, dit Porporo en s'éloignant.

Longtemps il regarda la voiture qui disparut, et entra dans la ville. Au revoir, disait-il sans cesse en marchant, hélas ! que ces mots sonnent mal à mon oreille.

S'il avait alors pu voir Souffrida, il aurait vu perler une larme au coin de sa noire prunelle. C'était la première larme d'amour....était-ce la dernière ?... Seul, l'avenir nous le dira.

II

Dès que la voiture arriva, M. de Laurenzida courut au devant de sa fille qu'il pressa tendrement sur son cœur. Puis, regardant la voiture : mais demanda-t-il, où est Piétro ?

—Mort, dit Souffrida.

—Que dis-tu, enfant ?

—Qu'il est tombé frappé de trois coups de poignard en voulant me protéger contre l'attaque de lâches bandits, et que moi-même je serais tombée sous leurs coups assassins, sans la généreuse intervention d'un brave jeune homme dont le courage eut bientôt mis raison à leur lâcheté.

Et quel est ce jeune homme, dem nda

avec empressement M. de Laurenzida, en embrassant de nouveau Souffrida, qui ne répondit pas. Tous deux entrèrent dans la maison. Ce père versait des larmes de joie en apprenant que sa fille venait d'échapper à un si grand danger. Il n'aimait qu'elle au monde. M. de Laurenzida était un des plus riches propriétaires du Mexique. Marié à une jeune française, il ne resta qu'un an en ménage. La naissance de Souffrida coûta la vie à sa mère. Adorant sa jeune épouse, il concentra tout son amour sur l'enfant qu'elle lui laissait. Souffrida grandit, et sa ressemblance avec sa mère ne fit qu'augmenter l'amour de son père. Il s'en sépara avec regret pour l'envoyer à un couvent situé à une grande distance de Puébla, et c'est en s'en revenant qu'elle avait failli perdre la vie.

Sitôt remis de son émotion, M. de Laurenzida réitéra sa demande touchant le nom du sauveur de sa fille, ce à quoi Souffrida répondit : je n'ai pu le savoir moi-même, mon père ; en vain l'ai-je sollicité, il s'est obstiné à me cacher son nom. Il vous connaît, mon père, car il me l'a dit. Son souvenir est là, ajouta-t-

elle en mettant sa main sur son cœur agité, jamais il ne s'effacera.

Il me faudra le retrouver, dit le père, car qui sait ? peut-être a-t-il besoin, et la moitié de ma fortune ne paierait qu'à demi son noble dévouement.

M. de Laurenzida dont le cœur était bon et généreux, fit en effet les plus grandes recherches pour trouver Porporo, mais ses efforts n'eurent aucun bon résultat.

Il remarqua quelques jours après l'arrivée de Souffrida qu'elle était entièrement changée. De gaie et folâtre qu'elle était lors de son départ pour le couvent, elle en était revenue sombre et mélancolique. Il fit en sorte de lui offrir toutes les distractions qu'il put imaginer, mais rien ne semblait lui sourire. Elle ne cherchait que la solitude, et ne sortait de sa chambre que pour aller au jardin. Là, assise à l'ombre, et le visage caché dans ses mains, elle pleurait. Bien des fois son père la surprenait pleurant ainsi. Lui en demandait-il les causes, elle s'efforçait de sourire, et répondait :

—Je n'ai rien père.....

C'est qu'une lutte affreuse se faisait

en son jeune cœur. Le souvenir de Porporo la poursuivait sans cesse. En vain essayait-elle de le chasser de son cœur il n'en sortait que pour y entrer plus profondément. Elle tenta tout. Que de fois elle se jeta aux pieds du crucifix d'ivoire placé à la tête de son lit, et essaya-t-elle à prier, l'amour emportait, et craignant même d'être exaucée, elle n'osait finir sa prière. Qu'eût-elle donnée pour avoir le cœur de sa mère pour s'épancher.

Mais, lecteur, vous n'êtes pas sans savoir que tout nous manque, lorsque manque le cœur d'une mère. Le cœur de la meilleure belle-mère n'est qu'un rocher contre lequel va se briser le cœur souffrant de l'enfant.

Souffrida désirait tout avouer à son père, elle ne s'en sentait pas le courage.

Un soir pourtant, elle lui fit un aveu.

Il était à chercher les motifs du chagrin de Souffrida, lorsque l'entendant pleurer, il se décida à monter à sa chambre. Il n'osa d'abord entrer : il resta un moment à la contempler. Elle était bien belle en son chagrin. Vêtue d'un négli-

gé qui lui seyait à merveille, elle rappelait une de ces grandes figures si bien peintes par Raphaël pour personnifier la douleur. Ne pouvant y tenir, il entra, et allant s'asseoir près d'elle, il l'attira doucement sur lui, puis la pressant sur son cœur, il lui dit : Souffrida, qu'ai-je donc fait pour ne pas mériter ta confiance ? Pourquoi me cacher les causes de ce chagrin ! Ne sais-tu pas que le cœur paternel sait remplacer, au besoin, le cœur d'une mère. Dis-moi tes chagrins, enfant, quelques grands qu'ils soient, je saurai trouver un remède.....

—Oh ! mon père, ne m'interrogez-pas, je ne me sens pas le courage de vous ouvrir ce cœur qui.....ses larmes l'interrompirent, elle ne put continuer. Se jetant au cou de son père, elle le couvrit de ses larmes.

—Parle, enfant, je t'en conjure.

—Eh bien ! oui, mon père, je dois vous le dire. Oh ! ne me blâmez pas, je vous prie, en vain ai-je essayé à lutter, je ne l'aimai que de plus en plus.....

—Mais qui, demanda M. de Laurenzida, qui ne s'attendait nullement à cet aveu. ....

—Lui, mon père, lui à qui nous devons ma vie.

En vain ai-je essayé à chasser son souvenir loin de moi, toujours il revenait. Partout il me poursuit, la nuit, dans mon sommeil, le jour..... toujours et partout, je vois son regard à la fois noble et triste, je n'ai plus de bonheur.....oh ! pourquoi ne suis-je pas morte là même. Son père, inquiet du profond chagrin de sa fille, chercha à la consoler :

Tranquillises toi, chère enfant, cet amour sera de courte durée, il se dissipera peu à peu, et tu reviendras au bonheur que tu crois perdu. Prions Dieu, enfant, lui seul saura guérir et calmer les souffrances de ton cœur, de ce cœur qui sans défiance comme sans expérience s'est laissé si facilement prendre aux piéges trompeurs de l'amour. L'avenir... ne dites pas ce mot mon père.....L'avenir....je ne sais trop pourquoi cette grande figure voilée me fait trembler. En grâce, ne la regardons pas, j'ai peur, mon père ; j'ai fait la nuit dernière un rêve si affreux....

—Et quel est ce rêve, Souffrida ?

—Il me semblait le voir..... c'était bien lui. Il était là, à vos genoux, et vous demandait ma main, que vous lui refusiez. Je le vis alors s'approcher de moi, puis, prenant cette main qu'il se voyait refusée, il la pressa sur son cœur. Je sentis une larme glacer ma main, je la retirai et il tomba à mes pieds. Je me penchai vers lui, mais ce n'était plus qu'un cadavre.

Je m'éveillai alors, mon père, et je n'ai cessé de pleurer depuis ce moment. Je crains que ce soit là l'avenir. Oh! ne dites plus ce mot, il glace mon sang.

Son père mit tout en œuvre pour la calmer et la consoler, mais il n'y réussit qu'à peine.

Il la quitta et regagna tristement sa chambre. Il chercha toute la nuit les moyens à prendre pour pouvoir dissiper la mélancolie qui minait peu à peu la santé déjà faible de son enfant. Il passa la nuit sans sommeil, et le matin il résolut de tout mettre en œuvre pour retrouver le mystérieux sauveur. Mais que faire ? Pas le moindre indice pour le mettre sur la piste, rien, rien. Il erra tout le jour dans les rues et autour de Puébla,

mais il dut revenir le soir, sans avoir réussi en rien.

Il dut renoncer à retrouver Porporo qui, lui, pendant ce temps, n'était pas plus tranquille. De retour dans sa sombre retraite, il se prit à réfléchir. Il se moqua d'abord de cet amour qui s'emparait lentement de lui, mais il s'aperçut bientôt qu'il n'était plus le même. En vain, lui aussi, essaya-t-il de chasser le souvenir de Souffrida, il ne put y réussir. Bien souvent il tenta de nouvelles excursions ; bien souvent il fut sur le point de frapper de nouvelles victimes, mais toujours l'image de Souffrida se dressant devant lui, arrêtait son bras meurtrier. Ne pouvant résister davantage, il résolut de revoir Souffrida au risque même de sa vie.

III

Un jour que Souffrida se promenait au jardin, une servante vint lui apporter une lettre dont elle s'empressa de briser le cachet ; et elle y lut ce qui suit :

Mademoiselle Souffrida de Laurenzida accorderait-elle une entrevue au pauvre inconnu qui, un jour, la sauva d'un grand danger ? Une réponse obligerait

Son très-humble serviteur,

L'Inconnu.

Toujours du mystère, s'écria Souffrida en voyant la lettre ainsi signée ! Peu importe, dit-elle, je le verrai du moins, —et se jetant à genoux sur le sable, les yeux levés au Ciel : Oh ! Soyez béni, grand Dieu, merci de m'avoir exaucée, s'écria Souffrida, puis elle entra à la maison. Prenant du papier, elle traça à la hâte les lignes suivantes :

—Monsieur.

Comment refuserai-je une entrevue que mon père et moi désirons depuis si longtemps. Venez au plus vite, car vous ne savez avec quel bonheur mon père pressera la main de celui à qui il doit la vie de son enfant, avec quel plaisir cette enfant reverra son généreux sauveur.

Croyez-moi pour la vie,

Votre reconnaissante amie,

Souffrida de Laurenzida.

Elle remit la lettre au messager, qui partit sans proférer une seule parole. Une fois seule, Souffrida relut la courte lettre de Porporo, et elle la lisait encore lorsque son père entra.

Il remarqua de suite un changement chez sa fille qui, courant au devant de lui, lui dit : Il va venir mon père, voyez et lisez. Il prit la lettre et la lui remit en disant : Je suis enfin bien heureux de te voir renaître au bonheur, j'ai prié pour toi, il ne me reste qu'à remercier Dieu de m'avoir exaucé.

La journée parut bien longue à la jeune fille qui s'attendait, à tout moment, de voir arriver Porporo. Que de projets conçus, que de châteaux d'Espagne bâtis les uns sur les ruines des autres. Vers les huit heures du soir, un coup de sonnette l'arracha à ses rêveries.

On lui apporta une carte sur laquelle elle lut ce qui suit :

HENRI DE PATI.

Qu'on conduise monsieur au salon, dit Souffrida qui s'y rendit elle-même. Elle monta et entra au salon d'un pas tremblant. Il salua profondément en disant :

Vous trouvez, peut-être, bien inconséquent de ma part de venir, moi-même, vous dire un nom que, il y a quelques semaines à peine, je refusai de vous faire connaître. C'est que, voyez-vous, on m'a dit tant de bien de vous et de votre père qui, dit-on, n'a cessé de me chercher pour me remercier d'avoir fait si peu, que je n'ai pu résister au désir de venir.

Souffrida essaya en vain de répondre, elle ne put que balbutier ces quelques mots : Nous sommes bien-heureux de vous voir, et croyez que toujours vous serez le bienvenu sous ce toit dont vous avez été l'ange protecteur.....elle ne put continuer, mais par bonheur, l'arrivée de son père l'aida à cacher son émotion.

Vous voici enfin, dit M. de Laurenzida en entrant. C'était bien mal de tenir à vous dérober de notre reconnaissance. Nous vous tenons enfin, laissez-moi presser cette main à qui je dois la vie de mon enfant.

Henri tendit la main....elle tremblait....puis une larme s'échappa.... c'était la première depuis la mort de sa mère.

—Monsieur, continua le père de Souffrida, que pourrais-je faire pour récompenser votre noble dévouement ? Toute ma fortune n'y suffirait qu'à demi. Dites, suggérez ce que je puis faire pour vous.

—Arrêtez, Monsieur, dit Henri d'une voix émue, vous exagérez sans doute la valeur de cette action. Ce que j'ai fait là, je l'aurais fait pour toute autre.....

Un soupir de Souffrida ne lui échappa pas, mais il continua : je ne désire qu'une chose, Monsieur. C'est que, si vous m'en croyez digne, vous m'accordiez votre amitié. C'est la seule rémunération que je demande.

—Elle vous est acquise depuis longtemps, Monsieur, je ne puis que la confirmer aujourd'hui.

Puissé-je ne jamais la perdre, murmura Porporo à demi voix, puis haut : C'est tout ce que je désirais, je puis partir maintenant heureux et content.

Puis serrant de nouveau les mains de Souffrida et de son père, il les quitta, non sans avoir promis de revenir.

Il continua ses visites, mais il n'y alla que le soir, ce qui intrigua d'abord Souf-

frida qui finit, cependant, par ne pas prêter aucune attention.

La jeune fille était toute changée. Elle avait repris sa gaieté d'autrefois, et le père, heureux, se garda bien, malgré tout le mystère dont s'entourait l'étranger, de faire aucune de ces questions qui auraient pu blesser Souffrida. Il remarqua cependant, quelque fois de la tristesse chez sa fille, mais il n'osa l'interroger.

Cachons-en les causes au père, et commettons, nous, lecteurs, une petite indiscrétion, qui nous fera savoir ce qui se passait entre Souffrida et Henri de Pati.

Montons au salon, il est neuf heures du soir, Souffrida et Henri sont seuls au salon. Plaçons-nous de manière à ne pas être découverts, et écoutons : .....

.....

Souffrida, dit Henri, vous savez si je vous aime, mais hélas ! je ne dois plus espérer. Quoique vous en disiez, jamais, je ne puis même songer à notre mariage.

—Et pourquoi ? demanda tristement Souffrida. C'est que, sans doute, quelques engagements antérieurs vous em-

pêchent. Oh ! alors, pourquoi me dire que vous m'aimez.

—Non, Souffrida, je l'ai dit bien des fois déjà ; je le répète encore : je n'ai aimé que vous au monde. Vous êtes mon premier amour, vous serez mon dernier, mais jamais je n'oserai élever mon cœur jusqu'au votre....

Je suis un pauvre orphelin, sans nom, sans fortune. Que dirait votre père, si j'osais l'interroger à ce sujet ? Que c'est abuser de la reconnaissance ; qu'il a d'autres rêves pour l'avenir de son enfant, et c'est avec droit qu'il me repousserait.

—Non, ah ! non, jamais je n'oserais.. Ses larmes l'arrêtèrent, il ne put continuer....Souffrida pleurait aussi.

—Henri, dit-elle tout-à-coup, ne pleurons pas ainsi, soyons courageux, je ne perds pas espérance, moi....Si du moins vous me confiez ces secrets, ces mystères qui, dites-vous entourent votre existence.....

—Oh ! de grâce, ne m'interrogez plus, Souffrida ; vous savez qu'il m'est impossible de vous satisfaire à ce sujet. Plus tard vous saurez tout, et ce sera toujours assez tôt.

—Henri, vos paroles m'effraient.... au dehors si noble cacherait-il un cœur si....

—Souffrida, s'écria Henri, pâle et défait....

—Pardon, Henri, un affreux soupçon vient de traverser ma pauvre imagination, je me trouble, Henri, ah ! pardon, je sais que je me trompais.

—Oui, ce soupçon, sans le connaître, n'est pas fondé....sa voix s'affaiblit, et de nouvelles larmes l'arrêtèrent..... Se relèvant subitement : je pars, dit-il, adieu Souffrida!

—Non, Henri, restez je vous en prie.

—Il me faut partir, n'essayez pas à me retenir davantage.

—Alors promettez que vous reviendrez demain soir.

—Je le promets, dit Henri.

—Il venait à peine de sortir que le père entra. Souffrida qui pleurait encore, se jeta, en pleurant, dans les bras de son père, et lui raconta la conversation que nous venons d'entendre.

Son père l'écouta sans l'interrompre, puis lorsqu'elle eut fini, il lui dit : Il n'ose, me dis-tu, me demander ta main,

parce que sa pauvreté pourrait lui attirer un refus, ah ! non enfant, si tu l'aimes, comme tu dis, je ne veux pas être un obstacle ; je n'ai toujours rêvé que ton bonheur, je consens donc à votre union, et je veux lui annoncer moi-même cette décision, demain soir.

—Merci, père, oh ! merci, dit Souffrida en l'embrassant.

La pauvre enfant s'endormit le cœur plein de douces illusions, rien maintenant n'arrêterait Henri, il n'y avait que le consentement de son père à obtenir, elle l'avait, elle allait donc être heureuse. Qu'elle avait hâte d'annoncer cette nouvelle à Henri.

Le lendemain soir, à bonne heure' Henri arriva, on le fit monter et contrairement à l'habitude, ce fut M. de Laurenzida qui le reçut. Cette petite innovation intrigua quelque peu Henri, mais il se remit aussitôt. Il alla au devant de M. de Laurenzida qui le reçut cordialement en lui disant : Comme vous voyez, Monsieur, je vous attendais.

—Je suis heureux alors de ne pas m'être fait attendre.

—C'est que, dit M. de Laurenzida,

j'ai à vous parler de choses importantes, et je veux profiter du peu de temps que mettra Souffrida à complèter sa toilette.

—Que serait-ce donc, demanda Henri qui avait tout deviné ?

—Depuis quelque temps je m'aperçois que l'amour a envahi ma demeure, et j'ai raison de croire que c'est vous qui l'auriez introduit.

—Serait-ce là un reproche demanda Henri ?

—Non, Monsieur, loin de là. J'ai su admirer votre courage et ce courage, ce dévouement que vous avez déployé dans cette circonstance que vous vous rappelez, me portent à croire que vous avez les qualités requises pour faire le bonheur de celle à qui vous donnerez votre nom.

—Mais alors, Monsieur, dit Henri.....

—Mais alors, comme j'apprends que vous n'aviez à craindre que mon refus, je viens vous rassurer sur ce point, et vous dire qu'il reste en ce cœur qui aime tant sa fille une place pour celui qui deviendra mon fils.

—Il s'attendait à voir Henri se jeter

dans ses bras, mais non, au contraire, le pauvre jeune homme restait là tranquille et incapable de proférer une seule parole.

—Que veut dire ce silence, demanda M. de Laurenzida ?

L'émotion seule, Monsieur, en est la cause. Merci, Oh ! merci, je ne m'attendais pas à tant de bonté. Mais veuillez me croire, moi, pauvre inconnu je ne mérite pas un tel honneur, je suis sans revenu et parfaitement indigne d'un tel bonheur.

—Argument bien futile, répondit M. de Laurenzida.

—N'ai-je pas, moi, une fortune qui de droit vous appartient, je sens que tous deux vous vous aimez, et ce toit qui sera le vôtre abritera le bonheur de deux cœurs.

Il me sera beau de voir règner ici le bonheur, après un aussi long règne de malheur qu'il nous a fallu subir.

—Mais alors, dit Henri, vous consentiriez donc à un mariage....

— Sans doute, puisque je viens vous l'offrir. Henri, ainsi poussé à bout sentit une sueur froide sur son front, il réunit

toutes ses forces pour ne pas se compromettre.

M. de Laurenzida, debout devant lui, le regardait en attendant une réponse, qui, à sa grande surprise, ne venait pas vite. Enfin Henri, un peu revenu de son émotion, prit la main de M. de Laurenzida et la pressa dans les siennes en disant :

—J'accepte, Monsieur, avec le plus grand plaisir, le titre de fils que vous voulez bien m'accorder malgré mon indignité. C'était mon rêve, mon seul rêve, mais hélas ! je ne voulais pas, mei, pauvre inconnu, sans position, sans fortune, élever mes prétentions jusqu'à demander la main de Mlle. Souffrida.

—Je me retire maintenant, dit M. de Laurenzida, car j'entends venir Souffrida, je crois avoir fait ma part, à vous maintenant de faire le reste.

Et ce disant il sortit.

Henri, une fois seul, tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un sofa, puis, les larmes, qu'il avait jusqu'alors contenues, coulèrent en abondance....

Souffrida entra sans même qu'il s'en aperçut. Surprise d'une telle douleur,

lorsqu'elle s'attendait à le voir gai et heureux, elle alla s'asseoir près de lui. Henri l'apercevant, s'écria :

—Souffrida, pardonnez-moi....

—Que veulent dire ces larmes, Henri, oh ! en grâce, expliquez moi ce chagrin qui est plus qu'un mystère pour moi.

—Souffrida ! je suis malheureux, jamais je n'aurais dû céder à l'amour....

—Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire que depuis cet instant que je vous connus, je vous ai aimée, oui aimée, autant qu'un cœur peut aimer, et c'est cet amour qui me rend si malheureux aujourd'hui.

—Tout n'est donc que mystère, chez vous, dit Souffrida, d'un ton de reproche.

—Ne parlez pas ainsi, Souffrida, je souffre déjà assez, oui, je vous aime, mais je n'avais qu'un rêve et qu'une ambition, c'était de baiser ce front si pur, puis de mourir ensuite à vos pieds.

—Henri.....

—Souffrida, vous consentez aujourd'hui à cette union, mais savez-vous qui je suis, savez-vous quel est ce cœur qui bat ici, si vous le saviez, ce cœur vous serait un objet d'horreur....et pourtant

il me faut vous le dire, oui il le faut, l'honneur l'exige.

—Que dites-vous, Henri, demanda Souffrida qui venait d'avoir une pensée terrible....

—Je dis, Souffrida, qu'un abîme infranchissable se trouve entre nos deux cœurs, que jamais je ne pourrai consentir à devenir votre époux, mon nom seul s'y refuse.

—Mais ce nom, qu'est-il donc ?

— Oh ! mon Dieu, donnez moi donc le courage, puis prenant la main de Souffrida, il la pressa sur son cœur.

—Souffrida, dit-il alors, sachez que cette maison a été souillée par ma présence ; sachez que celui à qui vous avez accordé votre amour est.....

—Qui ?

—Porporo, s'écria-t-il en s'enfuyant par une fenêtre qui donnait sur un balcon, Porporo, le chef des bandits.

—Souffrida jeta un grand cri. On accourut en toute hâte, et on la trouva évanouie sur le sofa.

IV

Lorsque Souffrida reprit ses sens, Porporo était déjà bien loin. Il volait plutôt qu'il ne marchait, et il arriva en peu de temps à la caverne secrète où l'attendaient ses compagnons.

En vain voulurent-ils l'interroger, lui demander des ordres, il garda un silence obstiné, restant enfermé dans l'espèce de caverne qui lui servait de chambre. Il resta là deux jours et deux nuits sans prendre aucune nourriture. Il fit un retour vers sa conduite passée et pour la première fois il frémit à la vue de sa conscience souillée de crimes si affreux, il pensa à sa pauvre mère qui, en mourant, lui avait fait tant de recommandations, de toujours marcher dans le chemin de la vertu.....

Hélas ! comment avait-il tenu ces promesses qu'il lui avait faites. Bouleversé par tant d'amers souvenirs, il se décida de mettre un terme à sa vie. Il sortit ses pistolets dans ce but. Mais du haut du ciel, la mère veillait sans doute sur son fils, car le remords, le remords seul l'arrêta.

Il rejeta ses pistolets loin de lui, et, pour la première fois depuis bien longtemps, il tourna sa pensée vers Dieu, ce Dieu dont il sentait maintenant le bras de justice s'apesantir sur lui.....

Que de projets, que de résolutions qui tous s'évanouissaient les unes après les autres, tant il voyait l'impossibilité de leur réalisation.

Ah ! oui, je suis maudit de tous.... se disait-il, il n'y avait qu'elle qui ne l'avait fait..... Maintenant qu'elle l'a fait, sans aucun doute, pourquoi vivrais-je. Pourquoi donc tenir tant à une existence qui chaque jour ne m'offre que des tortures....C'est bien là l'agonie d'une vie souillée de crimes. Pauvre mère, pourquoi n'ai-je pas suivi tes conseils ? Ah ! cette main qui se leva pour jurer a profané le serment. Que de fois elle a plongé le poignard dans le cœur de pauvres victimes dont il me semble encore entendre les cris déchirants. Ah ! jeunesse passée dans le libertinage, passion infâme du jeu, tels sont là vos fruits.

Telles étaient ses réflexions de chaque jour.

Malgré les sollicitations réitérées de ses complices, il ne voulut jamais faire partie d'aucune expédition nocturne, s'obstinant à rester enfermé dans son gîte. On le crut fou, et on finit par ne plus s'en occuper.

Il ne sortait qu'une fois le jour, et c'était pour aller à ce même endroit où pour la première fois, il avait rencontré Souffrida.

Un jour que, suivant son habitude, il était là assis sur un tronc d'arbre, il entendit une voix qui disait : Porporo.. Porporo....Il se retourna et ne put s'empêcher de jeter un cri de surprise, en apercevant Souffrida, assise près de lui, la tête appuyée dans ses mains et versant d'abondantes larmes.

—Vous ici, s'écria-t-il, n'avez-vous donc pas peur ?

—Ah ! fuyez, Souffrida, fuyez loin d'ici, rien que la présence d'un chef de bandits doit vous faire trembler.

Pourquoi penser ainsi ! Henri, ne vous dois-je pas la vie, qu'ai-je donc à craindre avec vous. J'ai réussi à m'échapper pour venir vous voir une dernière fois

car croyez-le, je vais mourir, je n'ai que quelques instants à vivre.

—Que dites-vous, Souffrida ? Vous, mourir. Ah ! non, l'espérance est encore là, pour vous, vivez pour votre père, vivez et soyez heureuse. Oubliez-moi et qu'un autre amour plus digne de vous que le mien entre dans votre cœur. Sachez-le, Souffrida, jamais un seul instant je n'ai rêvé de m'élever jusqu'à vous. Encore une fois, je n'avais qu'une seule ambition : c'était d'approcher mes lèvres maudites de votre front si pur, puis de me tuer à vos pieds, et cela seul aurait fait mon bonheur.

—Henri, qui que vous soyez, je n'aime que vous. Je haïs Porporo, j'aime Henri. Puis ôtant un médaillon qu'elle portait, elle le lui donna en disant : ce médaillon vient de ma mère, je vous le donne en souvenir de moi, ah ! portez-le toujours, il vous rappellera le souvenir de la malheureuse Souffrida, qui dans un instant ne sera plus qu'un cadavre.

Ma dernière pensée est pour vous, ajouta-t-elle en se jetant dans ses bras je me meurs, le poison a fait son effet.

Porporo la pressa sur son cœur, et se

laissant emporter par l'amour, il couvrit ce front qui se donnait si volontiers à lui, de baisers les plus passionnés.

—Que ce soit là, s'écria-t-il, les baisers de nos fiançailles.

—Non, dit Souffrida, ce sont ceux de la mort ; et elle tomba lourdement à terre. Henri essaya de la relever ; elle ouvrit les yeux, dit adieu, puis elle les referma pour toujours.

Henri au désespoir, l'appelait, la pressait sur son cœur, et il essayait à lui rendre la vie.... .

L'insensé, il croyait que l'amour pouvait faire des miracles.

Morte ! s'écriait-il, en se frappant la poitrine, oui, morte, ah ! infâme bandit, il ne manquait que ce dernier crime pour abreuver ta soif du sang. Seras-tu donc moins courageux qu'elle ? Ta lâcheté égale pour le moins son courage. Vingt fois il sortit ses pistolets pour se tuer, vingt fois, une force invisible l'arrêta.

Prenant le cadavre de Souffrida sur ses épaules, il partit en courant et s'enfonça dans la forêt. Le malheureux, il avait presque perdu la raison.

Arrivé dans un lieu écarté de la forêt, il déposa son précieux fardeau sur un lit de branches sèches, puis une dernière fois, il essaya à lui ouvrir ses yeux éteints, ces yeux qui, il y a quelques jours, brillaient encore du feu de l'amour.

Il resta trois jours et trois nuits près de ce cadavre, croyant toujours, dans sa triste folie, que la chaleur de ses baisers la ramènerait à la vie.

Mais la décomposition qui n'a d'égards pour personne, pas même pour les plus grandes beautés, la décomposition, dis-je, le ramèna à la raison.

Un instant il songea à l'enterrer là même et à se laisser mourir de faim sur sa tombe, mais telle ne devait pas être sa destinée. Il était là indécis, lorsqu'il entendit un bruit de pas, il s'éloigna un peu, et se cacha de manière à voir sans être vu.

Il vit bientôt un individu qu'il reconnut pour être le domestique de M. de Laurenzida.

Par ici, cria-t-il en voyant le cadavre de Souffrida ! et trois autres hommes arrivèrent.

—Morte, s'écria le premier arrivé, ah !

oui, c'est bien comme a dit Monsieur mon maître.

La pauvre enfant, elle serait venue dans la forêt, dans le but de voir son Por....por.... tiens, t'a qu'a voir, je ne me rappelle plus le nom de ce chien de bandit qui a joué un si vilain tour à Monsieur de Laurenzida ; mais ça fait rien, elle serait venue pour le voir, et comme probablement le diable l'a reçu dans ses bras lorsqu'il s'est jeté du balcon, elle l'aurait cherché en vain, jusqu'à ce que, écartée, elle soit morte de faim.

Que Dieu ait pitié de son âme ; mais notre mission ici, pour le moment, est d'emporter son corps.

Pauvre père, il mourra de chagrin, mais le fait est que la pauvre Mamselle Souffrida était bien trop belle pour être de ce monde.

Le bon Dieu n'a pas voulu la laisser plus longtemps, et je suis assuré que cette pensée consolera beaucoup M. de Laurenzida.

Ils firent un brancard et y déposèrent le cadavre.

Porporo fut sur le point de sortir de sa cachette et de leur disputer même ce

cadavre en putréfaction, mais à quoi bon ? ne fallait-il pas mieux lui laisser faire des funérailles dignes d'elle.

Cette pensée l'arrêta, et il les laissa partir en paix.

Après plusieurs heures de marche, on arriva à la maison.

Que l'on juge du désespoir de ce pauvre père, à la vue du corps inanimé de son enfant, qui était sa vie. Il est inutile de peindre cette douleur, le cœur d'une mère ou d'un père pourra, je crois, s'en faire une idée juste.

Les funérailles furent des plus belles que l'on avait vues encore, et toute la ville de Puébla avait pris part au chagrin de ce noble citoyen, en y assistant.

Il se fit bien des commentaires, mais jamais on sut la véritable cause de la mort de Souffrida.

M. de Laurenzida vendit ses propriétés et mourut quelques années après dans un cloître en France ; jamais il ne put revenir du coup dont l'avait frappé au cœur la mort si tragique de sa chère et noble enfant. Il mourut en paix, ignorant jusqu'à sa mort, que sa fille avait attentée à sa vie. Il essaya plusieurs fois

de savoir quelque chose de Porporo, mais jamais il n'en entendit même parler.

Qu'était-il donc devenu ?

Sitôt que les hommes se furent éloignés avec le corps de Souffrida, il revint s'asseoir sur le tronc d'un arbre, et il se prit à réfléchir sur ce qu'il avait à faire.

Il se décida d'abord de se rendre à la caverne afin d'avoir à manger, car il mourait de faim.

Il s'y rendit bien difficilement, tant il était affaibli. Ses compagnons le reconnurent à peine, lorsqu'il arriva, tant il était pâle et vieilli. Ses cheveux étaient à mi-blancs, et lui-même en fut des plus surpris, lorsqu'on le lui fit remarquer.

Le lendemain de son arrivée, il rassembla tous ses anciens complices, et il leur annonça qu'il allait les quitter pour toujours ; qu'il se proposait de changer de vie. La guerre, dit-il en finissant, est déclarée dans tout le Mexique. Je vais aller chercher sur le champ de bataille une mort que je n'ai pas le courage de me donner. Tous pleuraient, et après s'être consultés, on envoya un délégué demander à Porporo au nom de tous, s'il leur permettrait de le suivre dans sa

nouvelle carrière. Porporo acquiesça à leur demande avec le plus grand plaisir.

On chargea des mulets de tout ce qui pouvait s'emporter, et on quitta cette caverne dans le sein de laquelle tant de sang avait coulé.

On se rendit à un village très-éloigné où l'on arriva après quinze jours de marche pénible, rendue encore plus difficile par les nombreux détours qu'il fallut faire, pour échapper aux quelques gendarmes que, par un reste de pudeur, le gouvernement avait jugé à propos de nommer pour regarder commettre le crime, car tous ces gendarmes n'étaient que des paresseux et des lâches, qui avaient toujours soin de commencer par se protéger eux-mêmes.

Enfin, ils arrivèrent à un petit village où ils se savaient en sûreté.

Avant d'entrer, Porporo les rassembla tous autour de lui, et leur adressa la parole en ces termes.

" Camarades :

" Tous, vous avez juré de changer de " vie, et de suivre votre chef, je veux " ici vous faire répéter votre serment d'o- " béissance aveugle."

Tous levèrent la main et jurèrent.

" Très-bien, continua-t-il, alors il faut " commencer par réparer le tort que " l'on a fait au prochain.

" Ces mulets que vous voyez, sont " chargés de richesses considérables que " nous avons volées ; on ne peut les ren- " dre à qui elles appartiennent, car tous " sont tombés sous nos coups assas- " sins.

" Il y a ici, dans ce petit village, que " vous voyez, un couvent, c'est un cou- " vent bien cher à mon cœur, une per- " sonne que j'ai bien aimée, et qui, hélas ! " n'est plus de ce monde, y a passé cinq " longues années. En même temps que " l'on instruit les jeunes filles, on trouve " encore le moyen de donner un refuge " à ces pauvres petites créatures, laissées " sur cette terre sans père ni mère. " Ces pauvres sœurs sont, la plupart du " temps, sans ressource, or, je vous deman- " derai si nous ne devrions pas commen- " cer par donner à l'orphelinat cet or " souillé du crime. Qui sait, peut-être " se trouvent-ils parmi ces nombreux " orphelins, des fils ou des filles de nos " nombreuses victimes, et qu'en agissant

" ainsi, nous ferons restitution à qui de
" droit."

Tous consentirent à cette belle proposition, et entrèrent dans le village par petites bandes de quatre à six.

Porporo alla tout droit au couvent, fit mander le chapelain, qui était un de ces vieux prêtres, dont la physionomie quoique très-douce, en impose.

Porporo fut intimidé quelque peu en l'apercevant, mais il se remit bientôt, et s'asseyant près de lui, il lui dit :

" Mon père, vous avez devant vous
" non-seulement un grand pécheur, mais
" un criminel, un assassin, qui vient
" solliciter à vos genoux de le réconci-
" lier avec Dieu."

" Mon frère, dit le révérend prêtre,
" la miséricorde de Dieu n'a pas de bor-
" nes, elle s'étend à tout péché. Commen-
" çons par remercier Dieu d'avoir tou-
" ché votre cœur."

Tous deux se mirent à genoux, et pour la première fois depuis sa première communion, Porporo adressa une prière à l'Eternel. Il priait, et le souvenir de Souffrida ne faisait qu'animer la ferveur de sa prière.

Il fit une confession générale de tous ses crimes, dont le récit fit parfois tressaillir le prêtre d'épouvante !

Qu'il était beau de voir l'expression de ce jeune repentant, lorsque le prêtre fit descendre du haut du ciel cette absolution, qui effaçait une vie souillée de crimes. Satan et les démons durent grincer des dents, mais on ne les entendit pas, car le chant d'allégresse des anges couvrait facilement ce bruit de grincements.

Porporo donna ensuite tout ce qu'il avait emporté, puis tous ses complices se confessèrent chacun à leur tour.

On se rendit à la chapelle où le vieux chapelain entonna d'une voix cassée par l'âge le *Te Deum*, pour remercier l'Eternel d'avoir arraché tant d'âmes à satan .....

.....

.....

On était au plus fort de la guerre, les troupes étaient rendues devant Puébla. La bataille était engagée pour enlever cette ville aux insurgés qui l'occupaient.

Enfin, une brèche fut ouverte, et l'armée entra dans la ville. On arriva près

du cimetière où on rencontra les troupes des insurgés. La bataille s'engagea de nouveau, et elle fut terrible et sanglante à la fois. Un jeune capitaine se distinguait par sa bravoure. A la tête de soixante hommes, il était en avant et il excitait ses vaillants soldats par son exemple. Ils allaient faire retraiter les insurgés, lorsque, tout-à-coup, une balle atteignit ce jeune capitaine, droit au cœur. Il tomba à la renverse, et sa tête alla frapper un monument. On accourut au plus vite, mais on ne fit que constater que le coup était mortel. Le jeune mourant leva la tête, et, regardant d'un œil mourant le monument funèbre qui était à ses pieds, il y lut :

ICI

REPOSE LE CORPS DE

Souffrida de Laurenzida

Oh ! s'écria-t-il, merci, oh ! mon Dieu, merci, ma prière est exaucée, je meurs sur ta tombe, Souffrida ; puis-je te voir au ciel ? Puis sa tête retomba lourdement à terre.....

Il était mort.

FIN.

LIGNE ALLAN

Sous contrat avec le gouvernement du Canada pour le transport des malles

CANADIENNES ET DES ETATS-UNIS.

1880—ARRANGEMENTS D'ÉTÉ—1880

Cette ligne se compose de puissants et rapides steamers en fer de première classe, à machines doublés, bâtis sur le "Clyde."

LES VAPEURS DE LA LIGNE DE LA

Malle de Liverpool

partent de LIVERPOOL tous les JEUDIS et de QUEBEC tous les SAMEDIS, faisant escale à Loch Foch, pour recevoir à bord et débarquer les Malles et les passagers allant en Irlande et en Ecosse, ou en venant, devront partir comme suit :

DE QUÉBEC

Sardinian	Samedi,	9	oct.
Peruvian	"	16	"
Polynesian	"	23	"
Moravian	"	30	"
Sarmatian	"	6	nov
Circassian	"	13	"
Sardinian	"	20	"
Peruvian	"	27	"

D'autres vapeurs pour Liverpool seront envoyés à des époques régulières pendant toute la saison.

Prix du Passage de Québec :

Cabine	$70 et $80
Selon la position.	
Intermédiaire	$40
Entrepont	25

Un médecin habile est à bord de chaque vapeur.

Les cabines ne sont retenus qu'en payant le prix de passage.

Des connaissements directs pour tous les points du Canada et des Etats de l'Ouest donnés à Liverpool et dans les grandes villes du continent.

Un "Tender" avec les Malles et les Passagers des steamers de la Malle pour Liverpool, quittera le quai Napoléon, tous les samedis matins à neuf heures précises.

Pour plus amples détails s'adresser à

ALLANS, RAE & CIE.
Agents, Québec.

RESTAURANT LAMBERT

Nos, 4 et 6

Rue Du Fort

QUEBEC.

Ce restaurant vient de subir toutes les dernières améliorations modernes, ce qui permet à son propriétaire de faire concurrence aux meilleures maisons de Québec.

REPAS SERVIS A TOUTE HEURE.

Ce qui sera un grand avantage aux voyageurs qui ne seront pas obligés d'interrompre une promenade commencée pour se rendre aux Hôtels où l'on ne sert les repas qu'à des heures fixes.

Vins des meilleurs crus,

Cigares de première qualité.

LAMBERT

Proprétaire.

CHEMIN DE FER

DE

Lévis & Kennébec

LE ET APRÈS

MERCREDI

17 NOVEMBRE

Les convois voyageront comme suit :

	MIXTE.	MALLE.
Laissant Lévis pour St. Joseph.....	8.30 A. M.	3.00 P. M.
Arrivant à St. Joseph...	11.30 P. M.	6.00 P. M.
Laissant St. Joseph pour Lévis.....	3.00 P. M.	7.30 A. M.
Arrivant à Lévis.....	6.00 P. M.	10.30 A. M.

ROBERT SMITH,

Gérant.

La Compagnie d'Imprimerie des Trois-Rivieres.

"LA CONCORDE"

JOURNAL TRI-HEBDOMADAIRE

ABONNEMENT..... $3.00 par an,
EDITION HEBDOMADAIRE..... 50 Cts. " "

On exécutera à cet atelier des impressions de tous genres telles que :

LIVRES, BROCHURES,
CIRCULAIRES,
PROSPECTUS,
FACTUMS,

Suivant les dernières règles de Cours,

—AINSI QUE—

CARTES DE VISITES ET D'AFFAIRES,
MEMORANDUMS,
TÊTES DE COMPTES,
LETTRES FUNÉRAIRES,
AFFICHES, GRANDES ET PETITES,
PROGRAMMES,
En noir ou en couleur.

BLANCS
DE TOUTES SORTES
POUR
Avocat, Notaire, Greffier Etc.,

NO. 36, RUE DU PLATON

TROIS-RIVIÈRES.

TABLE DES MATIERES

Au lecteur..... 3

Amour et Patrie..... 5

Le témoignage de la morte... 50

L'Enfant du Bon Dieu..... 78

Une aventure au Brandy Pot..... 86

Souffrida..... 95

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis